

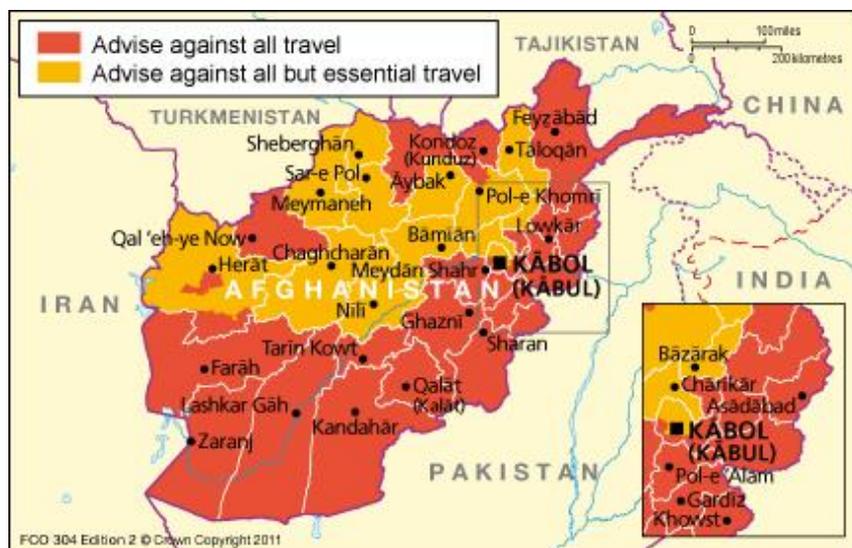
102. AFGHANISTAN 2016

En Afghanistan du jeudi 14 au vendredi 29 avril 2016

L'Afghanistan ! L'Afghanistan ?? Oui, l'un des dix derniers pays qu'il me reste à visiter ! Tous ceux qui s'y étaient rendus, avant les guerres et l'obscurantisme, en ont gardé un souvenir magnifique. Des paysages à couper le souffle, paraît-il... Bien sûr, il n'est pas question aujourd'hui de se balader n'importe où ni n'importe comment dans ce pays demeuré dangereux, ni de faire un trek. C'est Anne-Marie, une guide expérimentée avec qui j'ai déjà voyagé deux fois au Pakistan, qui a organisé ce circuit de jours, avec l'aide de Noor, un guide local.

Nombreuses contraintes, notamment en matière de sécurité et d'habillement : pour raison de sécurité, nous irons par exemple en avion à Bamiyan, qui n'est pourtant qu'à 130 km de Kaboul ; je devrai aussi porter des vêtements locaux : la kurta, vaste chemise descendant aux genoux, et le pyyama (d'où pyjama), un pantalon très large (je me suis déjà acheté, en prévision, un ensemble blanc en Inde). J'ai horreur des contraintes, surtout en habillement, mais comment faire autrement ? Et encore, j'ai de la chance, car pour les femmes du groupe elles sont pires : vêtements couvrants, sans manches courtes, et foulard, voire burqa dans certains lieux !

Outre Anne-Marie et Noor nous serons cinq participants : quatre femmes (Agnès, Catherine, Christine et Nathalie) et moi. C'est normal, un bon musulman (que je ne suis pas) se doit de promener ses quatre femmes. Non ?



Au programme, visite de : Kaboul (la capitale), Hérat et sa région (tout à l'ouest, à 100 km de l'Iran), Bamiyan et sa région (130 km à l'ouest de Kaboul), Mazar-e Charif et sa région (avec Balkh et Samanghan Haïbak, au nord, près de la frontière ouzbèke) et, enfin, la vallée de Panshir. Ces régions sont relativement sécurisées. Regardez donc cette petite carte du pays éditée par le Foreign and Commonwealth Office en 2012 (et toujours d'actualité) : les zones en rouge sont vraiment dangereuses, les zones en jaune le sont moins ; et c'est dans cette dernière que nous voyagerons.

Le 23 septembre 2011, dans la région du Pamir, depuis le Tadjikistan, j'avais déjà fait une incursion dans un sympathique marché côté afghan.



*** Présentation de l'Afghanistan (d'après Wikipedia <https://fr.wikipedia.org/wiki/Afghanistan> et d'autres sources) :

La République islamique d'Afghanistan est un pays d'Asie centrale de 652 230 km² (20 % plus grand que la France) sans accès à la mer entouré par le Pakistan (2 430 km de frontière terrestre), la Chine (76 km), le Tadjikistan (1206 km), le Turkménistan (744 km), l'Ouzbékistan (137 km) et l'Iran (936 km).

Ce pays constituait, dans l'Antiquité, un point de passage important sur la route de la soie et les conquérants qui souhaitaient prendre le contrôle de l'Inde y passèrent : Cyrus le Grand, Alexandre le Grand, Gengis Khan, l'empereur Bâbur, etc.

**** Géographie et économie :** L'Afghanistan est un pays montagneux avec des plaines au Nord et au Sud-Ouest. Le point le plus haut du pays est Nowshak, à 7 485 m, dans l'Hindou-Kouch, le piémont de l'Himalaya. Le plus bas est à Amou Daria, à 258 m. Presque la moitié du pays est à plus de 2 000 m d'altitude.

De grandes parties du pays sont arides, et l'eau est limitée. Seulement 12 % des terres sont arables, les paysages sont dénudés, s'apparentant à un désert.

L'Afghanistan a un climat continental et aride, avec des étés chauds et des hivers froids. Le pays est fréquemment sujet aux tremblements de terre (le dernier, de magnitude 6,6, date du dimanche 10 avril 2016).

Le climat est de type continental ; on peut relever des températures de -35° à Kaboul l'hiver et de 45° à Jalalabad l'été.

Les villes principales de l'Afghanistan sont Kaboul (la capitale, près de 4 millions d'habitants), Mazar-e Charif (680 000 habitants), Hérat (520 000 habitants), Kandahar (500 000 habitants) et Jalalabad (370 000 habitants).

L'Afghanistan est avant tout un pays agricole (vignobles, fruits, céréales, pavot). 85 % des Afghans sont des paysans. Depuis le retrait des troupes soviétiques, la production d'opium est une source importante de revenus pour les Afghans (plus de 90 % de la production mondiale), ce qui afflige les Américains. On trouve aussi dans ce pays des mines (fer, cuivre, lithium, pierres précieuses ou semi-précieuses, notamment des lapis-lazuli et émeraudes, etc). C'est aussi l'un des plus grands producteurs de tapis du monde.

**** Histoire récente :** C'est à la suite de l'effondrement du royaume perse afcharide que l'Afghanistan devient une entité souveraine en 1747. À la suite de la seconde guerre anglo-afghane, en 1879, les Britanniques privent l'Afghanistan de certains territoires mais s'engagent à ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures de la partie restante. Le pays devient ainsi un État tampon de durant 40 ans, demeurant indépendant sur le plan de la politique intérieure. En 1919, à la suite de la victorieuse troisième guerre anglo-afghane, le pays récupère le contrôle de sa politique étrangère avec le traité de Rawalpindi, lieu de la défaite des armées britanniques, et rejoint en 1921 la Société des Nations.

En 1979, les troupes soviétiques, dans le cadre des accords de défense mutuelle qui lient l'URSS à l'État afghan, répondent à l'appel du parti communiste au pouvoir, menacé par une rébellion armée. Cette intervention entraîne une forte résistance des rebelles, armés par les États-Unis, résistance qui mènera au retrait des forces soviétiques en 1989.

Après quatre années de guerre civile, en 1996, un gouvernement islamiste, celui des talibans, prend le pouvoir. Il est chassé en 2001 par une coalition internationale.

En 2004, le pays devient une « République islamique » de type présidentiel dirigée par un président aux pouvoirs étendus mais contrôlés par un parlement bicaméral.

En fait, la dernière période de stabilité en Afghanistan a lieu entre 1933 et 1973, lorsque le roi Mohammed Zaher règne sur le pays.



**** Population et langues :** L'Afghanistan n'a jamais réalisé un recensement systématique de sa population, les chiffres exacts sur la taille et la composition des divers groupes ethniques ne sont pas disponibles. La population du pays est estimée à 33 millions d'habitants (soit 38/km² contre 121/km² en France)

Les Pachtoues forment le plus grand groupe estimé à plus de 42 % de la population (plus nombreux encore sont ceux, appelés Pathans, habitant de l'autre côté de la frontière est, au Pakistan. Le deuxième grand groupe linguistique parle le dari et comprend les Hazaras (9 %), d'origine mongole, qui habitent le centre et les Tadjiks (27 %) (ou les Fars). Les Ouzbeks, d'origine türko-mongole, sont 9 %. Il y a également une présence non négligeable de tribus telles les Aimaks (4 %), les Turkmènes (3 %), les Baloutches (moins de 2 %), les Pashavis, les Kirghizes et les Nouristanis. Les Baloutches sont répartis sur trois pays (avec l'Iran et le Pakistan, et sont des guerriers qui ont l'ambition de créer un état indépendant baloutche. Quant aux Nouristanis, souvent blonds aux yeux clairs, ils ont été les derniers à être convertis de force à l'islam, au XI^{ème} siècle.

Le bilinguisme est commun (il existe 40 langues répertoriées en Afghanistan dont 2 langues officielles nationales, le dari et le pachto). Le dari (ou farsi) est le persan d'Afghanistan ; c'est la langue administrative et plus de la moitié de la population le parle.

L'éducation est maintenant accessible aux garçons et aux filles, mais coûte cher. Le niveau d'alphabétisation de la population est estimé à 43 % pour les hommes et 13 % pour les femmes. En Afghanistan, beaucoup de filles ne reçoivent aucune instruction et celles qui vont à l'école n'y restent en général pas plus de quatre ans. Dans la plupart des villages, ce sont les mollahs qui sont chargés de l'enseignement (mais en sont-ils toujours capables ?).

Nombreux aussi sont les enfants qui travaillent.



Chez moi, avant de partir...



En shalwar kamiz...

En 2014 l'espérance de vie des Afghans était de 51 ans, l'âge moyen étant de 17 ans (mon Dieu, que je vais paraître vieux !). D'autres statistiques (2011) : taux de natalité : 37,83 ‰, taux de mortalité infantile : 149,2 ‰ (c'est énorme !), taux de fécondité : 5,39 enfants/femme (d'autres chiffres annoncent près de 7 enfants par femme, si vous multipliez cela par le nombre de femmes par homme, ça fait de grandes familles !). Toujours en 2011 il y avait 18 millions de téléphones portables ! Alors que le PNB mensuel par habitant est d'environ 30 euros. Mais bien qu'un des dix pays les plus pauvres du monde, cette pauvreté ne serait pas visible (cela est dû à la ruralité).

L'un des grands problèmes du pays est l'eau potable ; seul 13 % de la population y a accès ! Autres problèmes : les hôpitaux sont rares et vétustes, la population souvent isolée dans les montagnes, et il n'y a qu'un médecin pour 50 000 habitants ! Un enfant sur quatre n'atteint pas l'âge de 5 ans !

Le mariage est de mise en Afghanistan, quasi-obligatoire. C'est la famille du marié qui le prend en charge, s'endettant souvent pour plusieurs années. Même si la loi permet à l'homme d'avoir quatre femmes (mais pas l'inverse), cela est très rare ici : c'est qu'une femme coûte cher (chez nous aussi, me disent mes amis) ! En revanche on se doit d'épouser la veuve de son frère, c'est comme ça. On se marie entre membres de la même ethnie, voire de la même tribu.

Les jeunes restent toujours chez leurs parents jusqu'au mariage et souvent après ; trois générations sous le même toit est tout à fait habituel.

Même si le droit des femmes a évolué, il n'en reste pas moins que les mariages précoces, les mariages forcés, la vente ou l'offre de femmes pour régler des disputes entre familles sont des phénomènes toujours largement répandus même si c'est interdit par la loi (dixit mon Petit Futé). Une loi a même été votée en 2009 pour l'éradication des violences faites aux femmes, mais elle n'est pas appliquée. Après cela, un code de conduite a été élaboré par des « sages » oulémas qui, entre autres, permet aux maris de battre leur(s) femme(s) dans certaines circonstances. Et une femme battue qui quitte le domicile conjugal peut être emprisonnée pour « crimes moraux ». Incroyable mais vrai ! Quant à la burqa, imposée sous le règne des talibans, elle est toujours portée par nombre de femmes par pudeur, et pas forcément par obligation.

**** Religion et justice :** Les Afghans sont musulmans à 99% (ont-ils vraiment le choix ?) avec approximativement 84 % de sunnites et 15 % de chiites. Quelques hindous, très peu de sikhs et chrétiens, plus aucun juif. Plus que le nationalisme, réel mais brouillé par les différenciations ethniques, c'est l'islam qui est le facteur d'identification des Afghans. Et encore la majorité sunnite tient-elle pour hérétique les quelques 15 % de chiites.

La charia (loi islamique) est appliquée et la justice s'exerce en fonction de cette dernière. A savoir par exemple qu'il est interdit de chercher à convertir un musulman et que, pour ce dernier, renier sa foi est passible de la peine de mort. Rien que ça !

Craintes pour l'Afghanistan

Thierry Mariani, député LR des Français établis à l'étranger, est rentré inquiet d'une visite à Kaboul, du 12 au 15 février dernier : « Non seulement rien n'est réglé, mais tout le travail de stabilisation est à recommencer, estime-t-il.



Un an et demi après la présidentielle, le climat politique est détestable. Sur le terrain, la situation militaire se détériore et l'organisation Etat islamique est en train de prendre racine. » A. G.

Jeudi 14 avril 2016 : Je me lève / et je me bouscule, / je ne sais quoi faire, / c'n'est pas mon habitude...

Mon sac, / n'est toujours pas prêt, / dois-je m'en aller, / comme d'habitude ?

C'est mon /cent-deuxième voyage, / mais je prends de l'âge, / la vie est rude,

Qu'y faire ? / Je me désespère / comme d'habitude...

Tout ça pour dire que partir en Afghanistan en ce moment n'est pas une décision prise à la légère. S'il est facile de partir, l'est-il de revenir ? Je vous promets, toutes les mesures élémentaires de sécurité seront suivies. Mais sait-on jamais ? Il ne me restera ensuite que 9 pays à visiter pour boucler mon tour du monde (mais ce sera difficile pour certains : Somalie, Sud-Soudan, Nigéria, Arabie Saoudite...).

Inch'Allah !

Allez, c'est parti... Je verrouille mon appart à 9H20, métro puis bus jusqu'à l'aéroport. Enregistrement rapide, puis halte au Burger King, il n'est que 10H30 mais j'ai déjà envie d'un bon burger ; je ne sais ce quel genre de nourriture m'attend là-bas.

Délicieux, ce burger (mais cher !). Comme ceux de Quick, j'aime bien les burgers de Burger King (mais pas ceux de Mc Do). Vous vous en foutez ? Je le savais...

Puis ça va assez vite : fouille, bagage au scan et immigration (je passe en priorité avec le service paraphe). Mon sac à dos est léger, à moitié vide, 10,3 kg seulement. C'est que je ne pars que deux semaines et n'emmène que 8 livres et peu de vêtements, vu qu'on ne peut pas s'habiller à l'occidentale là-bas sans être (très) mal vu.



Le vol est quelque peu retardé, l'embarquement ne commence qu'à midi. Place hublot (comme j'aime) dans un Boeing 737-800 plein au trois quart de la Turkish Airlines. Décollage à 12H35 (au lieu de 12H10). Déjeuner tout à fait correct. Ecran individuel moyen mais aucun film ne m'intéresse (moi, les films, je ne peux le voir qu'au cinéma, confiné).

Beau survol de la Grèce et de l'ouest de la Turquie avant d'atterrir à Istanbul à 16H20 heure locale (en avance d'une heure sur la France). Le vol n'a donc duré que 2H45. Mais 25 mn sont ensuite nécessaires à l'avion pour aller stationner. Et ce n'est pas fini : le débarquement ne se fait pas dans le terminal mais je ne sais où, dans un endroit où des dizaines d'avions s'alignent ; il faut alors prendre le bus. Et c'est loin : plus d'un quart d'heure pour arriver enfin au terminal, il est 17H10 ! Heureusement, pas de contrôle de sécurité ou de passeport : on arrive directement en zone d'embarquement. Monde fou ! Des centaines d'avions attendent, parkés.

Pas de Wifi gratuit ici : pourtant Istanbul est une ville très touristique. A l'heure d'embarquer je m'aperçois que je ne suis pas à la bonne porte ! Il y a deux vols qui partent à 19H25 pour Dubaï et je suis à celle d'Emirates ! Il me faut retraverser tout l'aéroport, à toute vitesse (mais il me faut quinze minutes quand même), pour rejoindre la bonne porte, celle de Turkish

Airlines. J'ai des frissons : pourvu que je ne rate pas ce vol (comme la dernière fois pour rejoindre Anne-Marie au Pakistan). Ouf, je l'ai (et ne suis pas le dernier). Encore un bus pour rejoindre l'Airbus A330, peu éloigné cette fois. Place hublot comme demandé dans cet avion bien rempli. Mais le commandant prend du retard, il faut dire que la file d'attente d'avions prêts au décollage est impressionnante. 20H : ça y est, c'est notre tour ! Encore un repas correct. Mais la prise pour brancher mon casque ne marche pas : je me passerai de musique. Le vol se déroule bien malgré de très fortes turbulences à deux reprises.



Magasin de vêtements, bazar de Kaboul



Notre groupe, Kaboul

Vendredi 15 : L'arrivée sur Dubaï, de nuit ou de jour, est toujours saisissante : tant de gratte-ciel construits sur le sable (ville éphémère ?). Atterrissage à 1H30, avec une demi-heure de retard (je retarde encore ma montre d'une heure, le vol a duré 4H30). Je dois prendre un métro qui m'emmène dans un autre terminal pour récupérer mon bagage et m'enregistrer sur une autre compagnie. Mais, arrivé là-bas, plus de mille personnes font la queue à l'immigration, passage obligé. Pas de couloir prévu pour ceux qui ont du retard. Je me renseigne, il y en a pour au moins une heure et demie. Je vais rater mon vol ! Une hôtesse m'indique une autre possibilité et me conduit, d'abord par le métro puis par de nombreux couloirs jusqu'à un guichet où je dois déboursier 80 euros pour que quelqu'un récupère mon sac et le mette dans le vol suivant. Ils sont gonflés ! Mais je n'ai pas d'autres solutions, c'est ou ça ou je rate mon vol. J'obtiens au même endroit ma carte d'embarquement puis me rends à la porte adéquate. J'y retrouve Anne-Marie et mes quatre femmes qui s'inquiétaient un peu de ne pas me voir arriver. Deux avaient leur bagage enregistré jusqu'à Kaboul (quelle chance !) mais les trois autres, heureusement arrivées de Paris deux heures avant moi, ont dû faire une longue queue à l'immigration, chose que j'ai finalement évitée (mais 80 euros quand même, pas facile à digérer !)

Je suis heureux de revoir Anne-Marie, Agnès et Catherine, avec qui j'ai voyagé au Pakistan, et fais une première connaissance avec Nathalie et Christine. Elles viennent toutes de s'habiller à l'afghane, avec longue robe noire ou sombre et foulard sur la tête. Quelle dégaine !



Survol de la région de Kaboul



Survol de Kaboul

Bon, il était temps que j'arrive, l'embarquement commence. J'ai une place (et même trois) tout au fond de cet Airbus A319 de la Safi Airways, une compagnie afghane figurant, je crois, sur la liste noire européenne des compagnies à éviter ; mais pas d'autre choix possible de toute façon). Mes compagnes sont, elles, à l'avant de l'avion. Longue attente, plus d'une heure, avant que l'avion ne décolle, à 4H30, avec une heure de retard. Puis je m'allonge et m'endors instantanément pour me réveiller une demi-heure avant l'atterrissage. Presque 3 heures de sommeil, c'est toujours ça !

Il fait déjà jour, paysages de montagnes et de cultures, à l'approche de Kaboul, puis terrains murés contenant (ou non) une maison). Atterrissage à 7H05 (le vol a duré 2H05, l'Afghanistan étant en avance de 30 minutes sur les Emirats et donc de 2H30 sur la France). A ma demande l'hôtesse me sert mon petit-déjeuner que je n'avais pas eu avant.

Début de l'aventure afghane...

Immigration assez rapide : la police prend une photo à certains, une empreinte digitale à d'autres et même quelquefois les deux ou aucun, bizarre. Tous nos bagages sont bien arrivés. L'arrivée principale de l'aéroport (à la fois militaire et civil) est bouclée par peur d'attentats, un bus nous emmène à un autre bâtiment bien plus loin. Noor, notre guide hazara de 29 ans, est là et nous faisons connaissance. Notre minibus de marque coréenne est tout jaune, nous ne passerons pas inaperçus (c'est aussi la couleur des taxis ici). Confort moyen.



Notre minibus, Kaboul



Palais de Darulaman (1920), Kaboul

Route vers notre hôtel, l'aéroport n'est pas très loin du centre de Kaboul et ça roule bien : le vendredi, dans cette république islamique, correspond à notre dimanche. Nous y arrivons vers 8H15, l'hôtel Assa 3 est caché derrière de hauts murs et une grille pleine métallique, et rien ne l'indique (question de sécurité).

Avant de monter dans nos chambres, nous nous installons au restaurant pour prendre un (bon) café et discuter avec Noor qui nous donne quelques consignes et le programme de la journée. Je n'arrive pas trop à cerner ce garçon, récemment marié : n'est-il pas trop gentil pour faire un bon guide ? Je verrai bien...

Ma chambre, au second étage, est vaste avec un grand lit dur, un bureau sur lequel travailler, le Wifi (qui fonctionne bien) et une minuscule salle de bain où l'eau chaude se fait attendre.

Repos ce matin, j'en profite pour avancer dans mon journal de bord, relever et répondre à mon courrier et consulter Facebook ; comme je le fais tous les jours durant 4 ou 5 heures lorsque je voyage...

A midi, nous nous rendons en minibus à un restaurant assez proche. Tables sous un auvent dans le jardin, c'est bien agréable d'autant plus qu'il fait bon, 23° environ avec des passages de nuages. Noor nous fait servir de nombreux plats pour que nous ayons une idée de la cuisine afghane : mantous (raviolis à la viande et aux oignons), kabouli (riz légèrement caramélisé accompagné de raisins secs et de morceaux de mouton), kebab de poulet, kebab de viande hachée de bœuf, haricots verts, épinards, nan (pain peu levé à base de farine de blé) et, en dessert, firini (flan à base de maïs, de sucre et de lait, parfumé à la cardamome). Le tout est excellent ! (et au son du micro de l'imam de la mosquée proche). Après ce copieux repas, je ferais bien une petite sieste, mais nous repartons en minibus visiter la ville.



Remparts et vieille ville, Kaboul

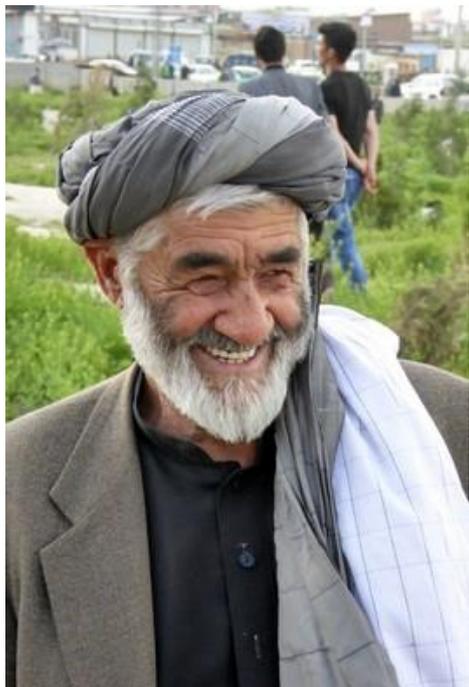


Une famille, Kaboul

Kaboul, capitale de l'Afghanistan, est une ville de 4 millions d'habitants située au bord de la rivière éponyme, entre 1 600 et 1 800 m d'altitude (ce qui en fait l'une des plus hautes capitales du monde). Elle est entourée de montagnes et des quartiers s'échelonnent sur les plus proches. Assez peu de monuments à voir, en fait. Au niveau sécurité, les risques sont faibles la journée. Il faut juste éviter de marcher seul la nuit (risque d'enlèvement), de se mettre dans la foule (risque de débordement), de rester bloqué dans les embouteillages et de sortir trop tôt le matin (la plupart des attentats ayant lieu au petit jour). A part ça, pas de problème...

Kaboul, que la guerre soviétique avait épargnée, est paraît-il aujourd'hui la ville la plus meurtrière du pays (Petit Futé).

En tout cas elle est surprenante, on croise des postes de police ou militaire partout, et nombreux sont les bâtiments protégés d'un grand mur et de barbelés. Peur des attentats, peur que les hostilités reprennent dans ce pays compliqué. Il est prévu à l'horizon de 2025 la construction d'une nouvelle Kaboul, au nord de l'actuelle. C'est une agence d'architecture française qui a remporté l'appel d'offre lancé par le gouvernement afghan. Il est en effet plus facile et moins coûteux de déplacer la capitale que de la réhabiliter, celle-ci n'ayant pas de réseau d'eau courante, de tout à l'égout, ni de réseau électrique. Cette nouvelle ville aura pour priorité de reloger les 3 millions d'expatriés revenus après la guerre. Mais pour le moment, me répond Noor, ce projet semble abandonné.



Vieil homme barbu, Kaboul



Jeune vendeur de cigarettes, Kaboul



Policiers, Kaboul

Nous nous rendons d'abord au palais de Darulaman, l'ancien palais du roi, construit en 1920 sur une petite colline. Après la chute de la monarchie, il avait hébergé le ministère de la Justice puis celui de la Défense. Il est aujourd'hui en bien piètre état, ruiné par 25 années de guerre, et attend toujours sa réhabilitation. Mais, vu l'état du pays, le gouvernement a sans doute d'autres projets plus urgents à réaliser.

Devant le palais, quelques terrains en friche où jouent enfants et adultes : vélo, baseball (un jeu récemment importé) et cerf-volant, le loisir principal des Afghans. Le faciès des gens laisse voir des origines diverses : Kaboul est une ville cosmopolite. Pour nous, c'est le premier contact avec la population, et il est bon. Souriants, curieux, ils se laissent facilement prendre en photo, sauf les femmes, timides. Même deux policiers armés posent ! Mais peu parlent anglais, les échanges verbaux sont quasi-impossibles. Il reste les gestes...

Dans la rue, des enfants et des mendiants en burqa vendent des cigarettes, des souvenirs, toutes sortes de choses.

En minibus, nous parcourons une partie de la ville, faisant quelques pauses photo : les collines ruisselantes d'habitations, la rivière Kaboul et la mosquée Shah Do Shamsira devant laquelle des gens nourrissent des centaines de pigeons avec des graines achetées sur place. Notre dernier arrêt sera au bazar, peu fréquenté aujourd'hui, les trois-quarts des boutiques étant fermées. A 17H nous sommes de retour à l'hôtel, où je travaille jusqu'au diner. Les femmes, elles se rejoignent dans une chambre pour l'apéro ; moi je n'ai pas le temps.

Buffet à l'hôtel pour le diner : peu de choix, soupe, riz, poulet, poisson et oranges, mais c'est bon. Puis, dans ma chambre, je continue mes mises-à-jour jusqu'à 22H, Internet rame ce soir. Je suis très satisfait de ma première journée !



Homme à la brouette, Kaboul



Mosquée Shah Do Shamsira, Kaboul

Samedi 16 : Bonne nuit, réveil vers 6H, même pas entendu l'appel à la prière du muezzin ! Recherches sur mon ordinateur, puis petit-déjeuner tout à fait ordinaire.

Nous partons à 9H continuer notre visite de la capitale. Par rapport à hier les rues semblent bien embouteillées, mais ça ne roule quand même pas trop mal. Des policiers à tous les carrefours remplacent les quelques feux rouges qui ne fonctionnent pas. Dans le ciel, un zeppelin de l'armée américaine filme et surveille la ville. De temps en temps un hélicoptère apparaît. Des chars d'assaut sont prêts à parer à toute attaque. Le quartier des ambassades est particulièrement protégé (ça se comprend).

Des enfants essaient par tous les moyens de gagner quelques billets : petits vendeurs, laveurs de pare-brise, mendiants, chasseurs de démons (à l'aide d'un récipient d'encens qui fume) ...

Nous arrivons, en face du palais de Darulaman où nous étions hier, au musée national, fondé en 1919, détruit et pillé pendant les guerres et réhabilité il y a quelques années grâce à l'aide de... la Grèce ! (qui ferait mieux d'utiliser son argent pour rembourser ses dettes). Fouille à l'entrée, permis photos à un prix exagéré (et que je ne prends pas), traversée d'un grand jardin à l'abandon. Intéressant. Une coupure de courant nous retarde un peu. J'en retiens surtout la belle collection d'art gréco-bouddhique et la salle ethnographique sur le Nouristan (une région à la frontière du Pakistan).



Le musée national, Kaboul



Sortie de collège, Kaboul

Puis nous rejoignons les jardins de Babur (Bagh-e-Babur), du début du XVI^{ème} siècle, élaborés sous le règne du roi Babur, fondateur de l'empire moghol. Il est entouré d'une grande muraille. Beaux arbres en fleurs ; heureusement, car les jardins en étage sont quelque peu laissés à l'abandon, à part quelques plantations de rosiers à l'état de boutons. Mais le clou reste, en hauteur, le tombeau de Babur (mort en 1530), au-dessus de la petite mosquée de marbre de 1646, élevée par l'empereur moghol Shah Jahan (connu pour le Taj Mahal destiné à sa femme). Joli tombeau tout blanc, plutôt simple, entouré d'arbres et des tombes de ses deux fils.

Quelques Afghans se baladent dans le jardin, entre amis ou en famille. L'une d'elle, des Hazaras, se laisse photographier ; ils portent de beaux vêtements traditionnels.

Le restaurant où nous devons déjeuner, à l'intérieur de l'enceinte, est fermé. Plutôt que d'en choisir un autre en ville, Noor préfère que nous nous rendions aussitôt à l'aéroport où nous devons prendre un vol cet après-midi.

La circulation est relativement fluide, mais beaucoup de monde dans les rues : la semaine de travail a repris.

A l'aéroport, nous sommes fouillés plusieurs fois au corps et les bagages contrôlés. Les mesures de sécurité sont draconiennes. Nous déjeunons, correctement, dans le premier bâtiment puis rejoignons en bus, alors qu'il pleut, le hall d'enregistrement et d'embarquement où nous attendons un peu parmi la foule de passagers.



Jardins de Babur, Kaboul



Tombeau de Babur, jardins de Babur, Kaboul

Notre Airbus A319, de Safi Airways, décolle à 16H25. On nous sert un en-cas et je me laisse tenter alors que je n'ai pas faim. Je voulais lire un peu, mais avec une copine à ma droite et une autre à ma gauche c'est impossible.

Atterrissage à Hérat à 17H45 (1H20 de vol alors que nous ne sommes qu'à 650 km à l'ouest de Kaboul). Ce petit aéroport semble neuf. Nous récupérons nos bagages et rejoignons sur le parking un nouveau minibus et son chauffeur ; il est très inconfortable (le minibus ; je n'ai pas encore essayé le chauffeur). Belle route jusqu'à la ville, à 15 km.

Le Kahk Hotel, où nous descendons pour trois nuits, et gardé par un soldat bien armé. Il est déjà 19H. C'est assez curieux, nous n'avons pas de simples chambres mais chacun un appartement avec un grand salon, une cuisine américaine, une chambre avec trois lits, dont un double et une petite salle de bain avec toilette à la turque (je n'aime pas trop) et douche. Seules Catherine et Nathalie partagent leur chambre (et le feront tous les soirs, n'ayant pas pris de supplément single). Quant à Anne-Marie, elle a moins de chance, son appartement au dernier étage est deux fois plus petit. Pas de bureau pour travailler, je m'installe comme je peux sur le canapé avec une petite table de plastique. Le Wifi fonctionne mais est très lent. Pas de restaurant dans cet hôtel et le groupe part à 20H diner ailleurs. Je n'y vais pas, je mange trop et ne sais pas me modérer lorsque je suis à table. Et je fais bien, car il ne rentre qu'à 21H45 ! J'ai pu ainsi avancer dans mon récit et peux me coucher vers 23H30.



Fillettes hazaras, jardins de Babur, Kaboul



Gamin, Kaboul



Jeune afghan, jardins de Babur, Kaboul

Dimanche 17 : Pas très bien dormi : une lampe clignote dans la chambre sans jamais s'éteindre, je suis réveillé une première fois par l'appel à la prière puis, vers 6H30, par le jour que de simples rideaux laissent passer, le bruit de la rue en-dessous (alors que je suis au troisième étage). Du mal à me lever : mal de gorge et boutons (dos, cuisses et fesses). Une demi-heure plus tard, dans la cour de l'école de filles juste en face, chant cacophonique au micro d'une gamine, que les autres reprennent, puis discours : c'est l'heure de rentrée des cours. Elles sont en uniforme : panjabi noir et hijab blanc (malgré des recherches, je me perds un peu dans le nom de tous ces vêtements et foulards islamiques).

S'il est vaste, l'appartement que j'habite est assez mal conçu et équipé : outre le manque de table ou bureau et les WC à la turque, pas d'interrupteur électrique près du lit ni lampe de chevet, pas de volets, un seul drap sur le lit (j'ai dû hier soir piquer le drap du lit d'à côté pour faire le mien), lavabo de la salle de bain hors de celle-ci (à côté de la porte d'entrée de l'appart !), rideau de douche cassé, éclairage peu puissant dans le séjour (il faut dire que des ampoules manquent), etc...



Du balai, Hérat



Epices, Hérat

Mon petit-déjeuner arrive une demi-heure à l'avance, alors que je suis sous la douche, à peine savonné. Pratique ! Ce matin, je quitte mon pantalon et tee-shirt pour mettre mon pijama/kamiz indien, blanc, vêtements que je trouve fort inconfortable. Il faut dire que les femmes me gonflent depuis deux jours pour que je porte ça : en effet, pourquoi rester à l'aise alors qu'on peut être mal toute la journée ? Je dois préciser que, si c'est la tenue de la majorité des Afghans, certains sont tout de même habillés à l'européenne. Noor me fait remarquer que ce n'est pas une tenue afghane, du coup je remets mon pantalon normal, où je me sens beaucoup mieux, tout en gardant la longue kamiz.

Nous quittons l'hôtel vers 8H50 pour aller faire la connaissance d'Hérat.

Hérat est une ville d'environ 520 000 habitants, la troisième du pays (Noor dit : la seconde, pas facile de savoir sans statistiques fiables). Située à 964 m d'altitude elle se trouve à 130 km à peine de la frontière iranienne. Très ancienne, puisqu'elle fut fondée il y a 5 000 ans. Certains la considèrent comme la plus importante ville d'Asie Centrale sur les plans historique, stratégique, culturel et architectural.

Hérat est plus iranienne qu'afghane, peuplée principalement de Tadjiks, mais de nombreux autres groupes ethniques y habitent : parsiwan, pachtoune, perse, ouzbek, turkmène, baloutche et hazara. Avec la proximité de l'Iran, beaucoup de chiite s'y sont installés. On y parle beaucoup le farsi.

C'est une oasis en plein désert, dans la vallée de la rivière Hari-Rud, une zone fertile. Ici, pas de coupures d'électricité, l'eau est courante et le niveau de vie est plus élevé qu'ailleurs dans le pays.



Citadelle Qala Ikhtyaruddin (X S), Hérat



Vue sur la ville d'Hérat

Nous commençons par la citadelle Qala Ikhtyaruddin, datant sans doute du X^{ème} siècle, construite à priori sur les ruines de celle d'Alexandre-le-Grand. Elle a ensuite été détruite, reconstruite et remaniée plusieurs fois, cette région ayant vu passer de nombreux conquérants (Mongols notamment). Aujourd'hui elle a été restaurée en grande partie et, du coup, paraît presque neuve. Il reste toutefois quelques décors colorés de céramique sur la tour principale. C'est néanmoins une visite intéressante guidée par un homme au regard pétillant (qui me fait penser à celui de Jamel Debbouze). Du haut de la citadelle, belle vue sur la ville. Petit musée présentant des objets modernes (années 1950 à 1990) n'ayant rien à voir avec l'endroit. Autre musée où nous ne rentrons pas.

De l'autre côté de la rue, une ancienne et belle citerne a été transformée en atelier d'artistes.



Citadelle Qala Ikhtyaruddin, Hérat



Femmes en tchadri, Hérat



Chez l'épicier, Hérat

De là je peux prendre quelques photos de ce quartier très vivant, tout en restant un peu caché. C'est les femmes qui sont difficiles à photographier par un homme, cela peut se révéler dangereux même si on ne voit pas leur visage ni leur corps caché sous leur tchadri (le vêtement typiquement afghan, bleu, à plis très couvrant depuis le haut de la tête, brodé devant les yeux, laissant juste voir les pieds et les mains).

Puis, à pied, nous parcourons le bazar proche, assez extraordinaire : suite d'échoppes (épiceries, bijouteries, primeurs...), un endroit très vivant. C'est ici que l'expression « pour le plaisir des yeux » prend toute sa signification. Les narines ne sont pas de reste : les épices embaument.

Tant de traits différents se lisent sur les visages, tant de vêtements de toutes sortes (sauf occidentaux), tant de couleurs (les épices, les légumes et fruits). Des transports de marchandises en brouette, des gens souriants, des femmes effarouchées se cachant d'éventuelles photos, un vendeur de produits médicinaux montrant ses serpents, des rickshaws qui penchent vers l'arrière (je ne comprenais pas pourquoi les roues arrière sont bien plus petites que la roue avant, Noor m'explique que c'est juste pour le confort et la dignité du conducteur).

Bref, une atmosphère que j'ai rarement rencontrée. Je suis heureux !



Serpents et produits médicinaux, Hérat



Enfants rigolards, Hérat

Mais toutes bonnes choses ont une fin. Justement, une petite faim.... Il est déjà tard, nous retrouvons notre minibus et rejoignons un restaurant. Le déjeuner est servi par terre, sur un tapis entouré de quelques coussins, dans un kiosque ouvert situé dans un jardin agréable. Repas simple et correct, à l'afghane. Comme le repas n'a pas été commandé à l'avance (ça ne se fait peut-être pas dans ce pays), le service est un peu long.

Mes compagnes, toutes majeures (nous sommes tous pratiquement du même âge) veulent ensuite fumer la chicha, du coup j'essaye, pour la seconde fois de ma vie, et je n'apprécie toujours pas particulièrement. A chacun ses goûts. Mais, à elles, cela fait un sacré effet. Quelle rigolade !



Au bazar, Hérat



Femmes à la chicha, Hérat (Catherine, Anne-Marie, Agnès)

L'après-midi est consacré à la mosquée du Vendredi, appelée aussi Masjid-i-Djami. Elle fut construite en 1201 par le sultan ghôride Ghiyat ad-Din Sam qui avait décidé d'établir à Hérat sa capitale, après l'effondrement de l'Empire ghaznavide. A la fin du XV^{ème} siècle, sous les empereurs timurides, la mosquée a été remaniée et agrandie, et dépouillée de la plupart de ses décorations ghôrides. La majeure partie de la mosquée a été restaurée sous le règne du sultan Hussein de Baïqara. Et elle fut de nouveau restaurée en 1943, évidemment dans le respect de l'esprit timuride (dixit mon guide du Petit Futé). Cette mosquée est considérée comme l'un des plus beaux monuments d'Afghanistan et même d'Asie centrale. Et elle mérite cette appréciation car elle est superbe, grandiose, avec ses splendides iwans (l'iwan est l'encadrement des grands portes, quelquefois bordé de minarets), ses enluminures et ses faïences émaillées.

Elle me fait penser aux fameux monuments de Samarcande, c'est vous dire...



Masjed-i-Djami (XIII-XV S), Hérat

Nous visitons aussi, dans son enceinte extérieure, un atelier de faïences émaillées. L'endroit est un peu vieillot (ce qui fait son charme) et les explications sont intéressantes. Cet atelier ne travaille pratiquement que lors de besoins spécifiques pour la restauration de monuments historiques et/ou religieux. Les teintes utilisées sont fort nombreuses, mais c'est le bleu, le vert et le blanc qui priment. Quelques carreaux de faïence à la vente.



Masjed-i-Djami (XIII-XV S), Hérat



Pishtak, Masjed-i-Djami (XIII-XV S), Hérat

Nous partons à la recherche de l'une des trois synagogues que comptait la ville (il n'y a plus de juif depuis peu en Afghanistan). Nous la trouvons mais elle a été transformée en école et est fermée à cette heure. De plus il faudrait un permis spécial pour pouvoir la visiter. Tant pis !

Retour à l'hôtel de bonne heure, il n'est que 17H15. Je me mets de suite sur mon ordinateur pour trier les 130 photos de la journée. Je suis fatigué, ne veut pas me coucher trop tard, et saute donc l'apéritif des femmes et le restaurant. Quand je les entends revenir du restaurant, je n'ai toujours pas fini !



À la suite du tremblement de terre de magnitude 7,8 hier soir en Equateur, dont l'épicentre se situe sur la côte nord du pays, et qui a fait plus de 230 morts aux dernières nouvelles, je réussis à avoir des nouvelles rassurantes de mes filleuls et amis de Sua et Otavalo. J'ai pensé à eux toute la journée. J'arrive à me coucher à 23H, bien trop tard à mon goût.

Lundi 18 : Nuit correcte, réveil à 5H30. Je n'arrive pas à récupérer. Encore du mal à me lever, c'est inhabituel. Et toujours ce gros mal de gorge et ces démangeaisons.

Petit-déjeuner en chambre et départ vers 8H45. Avant de continuer la visite d'Hérat, nous retournons à la Masjid-i-Djami pour prendre d'autres photos, l'exposition étant meilleure le matin pour certaines parties. Qu'elle est belle cette mosquée ! Ses iwans lui donnent une de ces allures !

Beaucoup de monde dans le jardin juste devant, des familles, des cireurs de chaussures, de petits vendeurs, des vieillards avec leur chapelet, des amis en groupe, des hommes prenant le thé.

Un attroupement amical se forme devant nous, mais Noor s'effraie et pense que nous courons des risques, aussi il nous demande de retourner au minibus (bien qu'étonné, je ne peux juger du bien-fondé de sa peur, étant Afghan il connaît bien les risques dans son pays).



Masjid-i-Djami (XIII-XV S), Hérat



Masjid-i-Djami (XIII-XV S), Hérat

Nous nous rendons ensuite, à 5 km au nord-ouest, au sanctuaire soufi de Gazar Ghah, où se trouve la tombe du poète soufi Khoja Abdullah Ansari (1006-1088). De l'ordre de la Qadirriyah, il est toujours considéré comme un saint et vénéré en conséquence. Ce sanctuaire est l'un des lieux saints les plus sacrés du pays.

Joli endroit, calme, avec son petit jardin rempli de chants d'oiseaux. Ce mausolée a dû être magnifique mais, par rapport à la splendeur de la mosquée précédente, paraît un peu fade (il est moins bien entretenu aussi).

Pas mal de tombes tout autour. Une salle, fermée, contiendrait un cheveu du prophète (ça me fait une belle jambe !).

Les soldats qui gardent le lieu sont fébriles, écartent les quelques pèlerins à notre passage. Visiblement il y a quelques risques à rester ici.



Sanctuaire de Gazar Ghah, Hérat



Henné, Hérat

L'étape suivante est le pont Pul-e-Malan, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de la ville. Construit en 1505 par Babur, il est constitué de 22 arches. Il avait remplacé un pont de 28 arches datant de 1112 (construit par les Seljukides) qui avait été en partie détruit par les crues. Des adolescents se baignent dans la petite rivière, ils ont de curieux pantacourt gonflant. Après quoi nous rejoignons un restaurant. Comme hier, kiosque dans un jardin, où l'on déjeune assis sur un tapis (un peu dégueu) de riz simple, haricots, brochettes de bœuf et de poulet, kebab, yaourt, oranges et pain. C'est bon ! Pas de chicha en revanche, c'est plus prudent, mes compagnes étaient complètement défoncées hier.



Pont Pul-e-Malan (1506), Hérat



Baigneurs, pont Pul-e-Malan (1506), Hérat

La température est agréable, 23° environ. Soleil et quelques passages nuageux (ça se couvrira plus tard).

Début d'après-midi au site de Musalla, un autre ensemble architectural emblématique de la ville, élevé entre 1417 et 1438 par Gohard Shad, la reine principale de Shah Rukh, fils de Tamerlan. Des douze minarets d'origine, autour de la grande medersa (école coranique) dont il ne reste rien, il n'y en a plus que cinq, en assez mauvais état, dont un bien penché, retenu par des câbles, qui fait concurrence à la tour de Pise.

Un peu plus loin, le mausolée de la reine est mieux entretenu heureusement : il abrite maintenant une bibliothèque. C'est, dans un jardin, un beau monument surmonté d'une coupole de 25 m de hauteur et décoré en partie de morceaux de faïences bleues. L'intérieur, où se trouve la tombe en marbre de la reine et deux autres tombes, possède un magnifique plafond, alliant stuc et peintures.

Mes compagnes décidant d'aller visiter un atelier, je préfère regarder la vie dans la rue tout en dégustant un bâton de glace. Mais Noor vient me chercher et me demande de rentrer dans le parc : il a peur que je me fasse enlever (ça fait toujours plaisir de croire que quelqu'un s'intéresserait encore à moi !).



Mausolée de la reine, Musalla, Hérat



Minarets de Musalla, Hérat



Enfant, Hérat

Pour finir, nous rejoignons le centre-ville et visitons une dernière mosquée, la Kherga Mubark, construite au XIIIème siècle. Elle est jolie et de même style que celle du Vendredi, mais en moins grandiose, évidemment. Sa particularité est d'avoir le plafond de son pishtak (renforcement sous l'iwan) fait de miroirs.

Dans la cour devant, de jeunes garçons d'un côté, filles de l'autre, assis sur des tapis, récitent des versets du coran, chacun pour soi, quelquefois en balançant leur corps, sous les yeux d'un imam barbu. Cela ressemble plus à du rabâchage qu'à une vraie lecture. Ah, l'enseignement !

Les visites sont terminées et nous sommes déjà de retour à notre hôtel vers 16H, ce qui me laisse du temps pour travailler. J'assiste même à la fin de la réunion apéro ! Mais je saute de nouveau le diner.

En fait, je reprends tout mon journal d'hier, l'affinant un peu pour essayer de le rendre plus intéressant. Je me sers aussi des notes d'Anne-Marie sur le programme du circuit. Mais c'est long, tout ça.

J'entends les filles rentrer du restaurant, elles rient, tant mieux. Quant à moi, je me couche à 22H30.



Mosquée Kherga Mubark (XIII S), Hérat



Plafond du pishtak, mosquée Kherga Mubark (XIII S), Hérat

Mardi 19 : Mauvaise nuit. Réveil à 4H30, départ à 5H pour l'aéroport, tout le monde est à l'heure. Il fait frais ce matin. A l'arrivée à l'aéroport, comme samedi, plusieurs fouilles au corps et des bagages. Du coup, même pas le temps de prendre un café !
Envol à 6H30 dans un McDonnell Douglas MD 82 de la Kam Air, complet. Pas de hublot pour moi. Je bouquine durant l'heure de vol. Atterrissage à Kaboul à 7H30 mais, là, longue attente dans le bus sur la piste : des officiels se déplacent et nous bloquent durant une demi-heure. Nos bagages arrivent bien avant nous.
Notre minibus jaune et son chauffeur nous attendent, route embouteillée vers l'Assa 3 Guesthouse. Et, à 9H20, je suis dans une nouvelle chambre, pas aussi grande ni lumineuse que celle de vendredi, mais ça va, surtout pour une seule nuit qui sera de nouveau courte. Et j'ai un vrai bureau pour travailler, chouette !



Masjid-i-Djami, hier à Hérat

Temps gris ce matin, 20°. Café en attendant notre départ en visite, retardé à cause d'un attentat-suicide tout à l'heure en centre-ville ; Noor se renseigne sur les mesures de sécurité prises et à prendre.
Et, pour arranger le tout, il se met à pleuvoir, à pleuvoir, à pleuvoir... Avec une température qui ne dépasse guère 12° !



Transport, Kaboul



Petits vendeurs d'œufs durs, Kaboul

Je ne perds pas mon temps en attendant, je travaille dans ma chambre. Enfin, vers 11H30, nous pouvons partir en visite. Il pleut toujours, la circulation est dense, très dense. Des rues sont bloquées par l'armée. L'attentat, pas très loin de notre hôtel, a été très meurtrier, une trentaine de morts, plus de 300 blessés : un camion a explosé puis des Talibans ont déclenché une fusillade en assaillant une caserne. Ils avaient averti la semaine dernière de la reprise des hostilités. Espérons seulement que nous pourrions continuer notre périple et passerons au travers de tout ça...

Le seul endroit où nous pouvons nous rendre facilement est le lac de Carghea, à une dizaine de km à l'est de Kaboul. Il s'agit d'un lac artificiel créé dans les années 1950, un centre de loisirs (baignade et pédalos). Evidemment, sous la pluie, ce n'est pas le top. A proximité, un golf avait été créé au temps où les Américains étaient nombreux ici.

Nous allons déjeuner au restaurant Spozhmai, tout au bout de la route, là même où les Talibans ont lancé une attaque en 2012, tuant 17 jeunes qui fêtaient un anniversaire arrosé. Aujourd'hui, des gardes armés veillent.

Avant le repas, séance chicha, cette fois à la menthe ; j'essaie une nouvelle fois, bof...

En Afghanistan, ce n'est pas comme en Inde : le service est lent, très lent. Quant aux plats servis, ils sont nombreux et bons : raviolis, poulet, viande, légumes etc...

Bon, qu'allons-nous pouvoir faire cet après-midi ? Il faut faire bien attention, garder les yeux ouverts...



Regard, Hérat (on me voit dedans...)

Il est plus de 14H lorsque nous retournons en ville pour visiter un musée. Nombreux embouteillages. Des vitres d'immeubles ont volé en éclat sur un rayon de plusieurs km (les vitriers ne vont pas chômer). Nous arrivons au musée Omar, tenu par une ONG, a pour but de sensibiliser la population à la reconnaissance des mines tout en leur donnant les moyens de s'en prémunir (plus de 40 morts par mine chaque mois dans le pays).

Nous apprenons que, à la suite des événements du matin, le musée est fermé. Zut ! Que faire ?

Nous décidons d'aller, pas très loin, sur la colline de Teppe Maranjan, surnommée la colline aux cerfs-volants (car les familles viennent ici lors de leurs loisirs pour s'adonner à ce sport). Par chance, la pluie s'arrête, le ciel s'éclaircit et un magnifique arc-en-ciel chevauche la ville, sur laquelle nous avons une belle vue.

Ici se trouve aussi le mausolée de Nadir Shah, l'avant-dernier roi d'Afghanistan, assassiné en 1933. Plusieurs tombes l'entourent, contenant d'autres membres de la famille royale. Rien de transcendant.

Nous repartons et regagnons notre hôtel avec beaucoup de difficulté, devant faire de grands détours pour y accéder. Il est déjà 17H45. Ordinateur, Internet rame vraiment ce soir ; je pense que nombreuses sont les personnes essayant de joindre leur famille, soit pour les rassurer, soit pour leur demander des nouvelles après une telle tragédie.

Pas d'apéro pour moi mais bon petit diner à l'hôtel. Et encore sur l'ordinateur, jusqu'à 22H40.



Arc-en-ciel sur Kaboul (depuis la colline aux cerfs-volants)



Vue sur Kaboul depuis la colline aux cerfs-volants

Mercredi 20 : Assez mauvaise nuit, sans doute parce que je dois me réveiller tôt. Du coup, pour ne pas rater l'heure de départ, je me lève dès 4H ! Des muezzins prient déjà, c'est une heure habituelle : je suppose que ces prières sont destinées à toutes ces personnes tuées ou blessées hier et à leur famille. Quelle tristesse ! Que ce monde est barbare !

Du coup je me branche sur Internet, qui fonctionne parfaitement à cette heure. Puis je descends dans le hall à 5H : personne ! Je remonte dans ma chambre où Catherine vient me réveiller : je me suis trompé, le départ n'est qu'à 5H30 ! A l'heure dite, un nouveau minibus nous accompagne à l'aéroport (le nôtre étant parti tôt ce matin par la route pour nous attendre à notre destination. En effet, la route étant très peu sûre pour des étrangers (raps) nous nous rendons à Bamiyan, qui n'est qu'à 230 km, en avion.

Arrivés à l'aéroport, toujours les mêmes fouilles à de nombreuses reprises et encore plus strictes que la veille (ce qui se comprend). Quelques biscuits et café en attendant l'embarquement.

Décollage à 8H10 dans un avion à hélices de la Kam Air, un Saab 340B de 34 places, toutes occupées. L'avion tourne un peu sur Kaboul afin de prendre de la hauteur avant de franchir les hautes montagnes aux sommets enneigés.



Survol de la région de Kaboul



Survol à l'ouest de Kaboul

Belle arrivée sur Bamiyan, oasis au milieu de montagnes désertes. Atterrissage à 8H45 dans ce petit aéroport où les bagages nous sont livrés à l'extérieur. Notre chauffeur n'étant pas encore arrivé, deux véhicules de l'hôtel Noorband-Qala viennent nous récupérer. Nous y arrivons vers 9H20.

Ma chambre est assez grande et bien éclairée de jour par deux fenêtres (mais, la nuit, éclairage trop faible). Grand lit, bureau, Wifi gratuit (mais très lent), vaste salle de bain et chauffage (qui s'avèrera nécessaire).

Notre minibus arrive peu après. Le chauffeur a eu deux problèmes : contrôle par les Talibans et mauvaise adhérence sur la neige fraîche aux cols. Mais il est là, sain et sauf ! Nous partons vers 10H à la découverte du coin.

Bamiyan, à 2 500 m d'altitude, est la capitale de la province du même nom, dans le Hazarajat, cette région du centre de l'Afghanistan principalement habitée par les Hazaras, peuple banni du pays, issu de Mongolie, de confession musulmane chiite. Posé à 3 000m sur une zone de hauts plateaux, le Hazarajat est veillé par l'altier Hindou-Kouch. Les vallées y sont difficiles d'accès, profondes et peu propices à l'irrigation. Du coup, envahisseurs comme sociétés d'aujourd'hui passèrent leur chemin, abandonnant son peuple à son triste sort. La Vallée de Bamiyan, drapée dans ses couleurs pastel, déploie son infinie beauté. Gardée de tout son long par d'imposantes citadelles de l'époque musulmane, elle captive les visiteurs. Ce fut un coin très fréquenté par les hippies du monde entier dans les années 1970 mais depuis des années sans aucun touriste. Il est connu de tous depuis ce jour de 2001 où les Talibans ont dynamité pour raison religieuse les sublimes Bouddhas, patrimoine culturel pourtant protégé par l'Unesco.



A l'aéroport de Bamiyan



Mausolée, Bamiyan

Nous allons d'abord nous balader tout au fond de la vallée par une piste qui suit une rivière presque à sec et de petits villages situés dans un paysage aride. A pied, nous grimpons jusqu'à un mausolée et une longue faille, la faille du dragon (appelée ainsi d'après une légende). La vue est superbe d'ici, nous pouvons voir toute la vallée en enfilade, en compagnie d'un troupeau de moutons. Je ne sais pas trop ce que ces ovins trouvent à manger par ici.

Nous avons de la chance, il fait plutôt beau (passages nuageux avec quelques gouttes de pluie par moments).



Les moutons, Bamiyan



Labourage, Bamiyan

Revenant sur nos pas, nous stoppons assez près des ex-Bouddhas debout et nous baladons à pied dans ce coin assez impressionnant. Si les Bouddhas mythiques ne sont plus là il reste néanmoins leur niche ainsi que des milliers de trous dans la montagne, ces grottes où habitaient des moines bouddhistes. Placée sur l'ancienne route qui reliait la Chine à l'Inde, Bamiyan valait pour ses activités commerciales comme religieuses. Foyer de la pensée, les Kushans la firent leur et favorisèrent l'expansion du bouddhisme au I^{er} siècle ; elle resta un centre de pèlerinage de premier ordre jusqu'au X^{ème} siècle. Mais elle ne résista ni au musulman Mahmud de Ghazni ni au Mongol Gengis Khan ; s'en suit alors une longue période de persécutions pour les Hazaras d'obédience chiite.



Niche du grand Bouddha, Bamiyan



Niche du petit Bouddha, Bamiyan

En 2001, le Mollah Omar à la tête du régime taliban déclara que tout ce qui n'était pas islamique devait disparaître... nous connaissons la suite. Quelle ouverture d'esprit ! Restent les niches abritant les Bouddhas. Le principal, de 55 m de haut, remontait au V^{ème} siècle alors que la statue secondaire, de 38 m, était probablement antérieure d'un siècle. Le pèlerin chinois Hiuan-Tsang qui se rendit en ces lieux narre que le grand Bouddha avait un visage recouvert d'or alors que le plus petit était protégé d'une voûte où des fresques mettaient en scène le dieu du soleil parcourant un ciel bleu profond sur son char de chevaux blancs comme neige.



Tombeau, Bamiyan



Prendre un pot, Bamiyan

Nous visiterons mieux cet endroit demain. Dans le même coin se trouve plusieurs mausolées dont un vaste, très joli et surprenant, entouré de deux enclos. Les Hazaras que nous rencontrons aujourd'hui, très typés mongols, sont sympathiques et souriants ; le contact est toutefois difficile, parler anglais ici n'est pas fréquent.

Nous déjeunons de riz et excellentes brochettes de mouton dans un petit restaurant local dans le centre-ville puis déambulons dans la rue principale, une suite de petites boutiques et d'étals. Ce qui me surprend le plus est le nombre de cordonniers installés dans la rue même. Un rémouleur a bricolé sa meule avec un cadre de vélo, original ! Il nous fait une petite démonstration. Des poulets déplumés pendent devant ce qui sert de boucherie, des hommes boivent leur thé, d'autres poussent leur charrette etc. Les habitants, surpris de notre présence (les touristes sont devenus très rares ici), sont vraiment sympathiques et je me sens à l'aise. Que j'aime cette ambiance !

Ayant les bourses vides, Noor s'arrête retirer de l'argent à l'Azizi Bank. Est-ce aussi une banque de sperme déguisée ?



Il se met à pleuvoir mais ça ne dure pas. Notre véhicule nous amène jusqu'à l'endroit où se trouvait le troisième Bouddha, qui était assis. Il a été détruit quelques jours après les deux autres. Devant, je grimpe jusqu'à quelques ruines et m'aperçois, en haut, que mes compagnes, derrière moi, ont rebroussé chemin et m'attendent dans le véhicule ! Bon, ça m'a fait du bien. Joli paysage et paysans dans leur champ, utilisant toujours des bœufs pour leur labour.

Une légende parle d'un quatrième Bouddha, de plus de 100 m de long, qui serait allongé quelque part. Mais personne ne l'a encore découvert (ce serait assez formidable qu'on le trouve un jour !).

Nous sommes de retour à l'hôtel avant 17H, ce qui me permet de trier mes photos avant l'apéro et la conférence d'Anne-Marie. Il ne fait pas chaud en soirée (la météo donne 3°) et, durant le dîner, on va nous allumer les poêles dans nos chambres. Très bon dîner servi à table, avec plusieurs plats locaux.

J'ai pris du retard dans mon journal, n'arrive pas à terminer et m'oblige à me coucher à 22H40. Du sommeil en retard.



Jeudi 21 : Bonne nuit, aucun bruit. Réveil à 5H50. Dehors la température est tombée cette nuit à 1° et il est prévu 11° au maximum aujourd'hui. Le ciel est gris. Des jeunes tapent déjà sur le ballon dans le stade à côté.

Je termine mon journal de bord en attendant le petit-déjeuner. Mais Internet n'est pas plus rapide ce matin qu'hier soir. Petit-déjeuner correct puis départ en visite vers 8H40. Le minibus nous dépose aux pieds, si l'on peut dire, du grand Bouddha disparu. Un chemin abrupt nous conduit, avec un guide local, à l'entrée du site, plus en hauteur. Puis nous empruntons des escaliers et couloirs creusés dans la roche autour de la niche et passons derrière ce qui était la tête, à 55 m de hauteur donc. Rien de spécial, juste le plaisir d'être là, à Bamiyan, dans un Afghanistan en guerre.

Nous redescendons, il fait froid, le vent souffle et des flocons de neige tombent, ce qui nous met en joie. Mais la neige s'arrête vite de tomber et le temps sera très variable tout au long de la journée.



Chars abandonnés par les Russes, Bamiyan

Le minibus nous laisse, avec le même guide local, aux pieds de la niche du petit Bouddha. Celui-là n'a pas été bien détruit, il reste des traces de la silhouette, notamment de la tête, des épaules et d'un bras. Comme dans le précédent, nous

grimpons par des escaliers et couloirs creusés autour. Du haut des 38 m de la statue invisible, c'est assez impressionnant : des gens tout en bas semblent des fourmis tout petit. Mais ce qui fait le charme de celui-ci sont les nombreuses petites pièces creusées dans la roche, qui servaient de salle capitulaires et de cellules pour les moines. Certaines sont décorées sculpturalement et offrent des restes de peinture. Et puis la vue d'ici est magnifique : la ville, l'aéroport, les montagnes enneigées au fond...

Toute la falaise est aussi truffée de cavernes creusées, des monastères où vivaient plus d'un millier de bonzes.



Salle peinte, près du petit Bouddha, Bamiyan



Au petit Bouddha, Bamiyan

Nous passons ensuite par une colline en face de la falaise, histoire d'avoir une vue d'ensemble, puis gagnons un restaurant pour déjeuner. Là, le temps d'aller aux toilettes, tout le groupe sauf une des femmes a disparu sans rien me dire pour aller faire des courses au marché, ce marché qui m'a tant plu hier (on devait y aller après le déjeuner). Et, pour des raisons de sécurité, je ne peux les y rejoindre, je suis quelque peu abasourdi. Aussi, quand les plats chauds arrivent, je commence à déjeuner et, quand le groupe revient, au lieu de s'excuser pour être parti en catimini en me privant de marché et revenir en retard, me fait une réflexion. Quelle politesse ! C'en est trop ! Je préfère quitter la table et ne pas déjeuner. Je me réfugie dans le minibus, avec le chauffeur.

Je vous jure, c'est quelquefois difficile d'être le seul homme parmi tant de femmes ! Nos sensibilités, notre façon de voir les choses, nos intérêts sont tellement différents. Je commence à comprendre pourquoi les hommes sont rares dans les groupes d'Anne-Marie... Il faut être un peu macho (et je dois l'être car c'est la troisième fois que je voyage avec elle). Au fait, quel est l'équivalent de « macho » pour les femmes ?



Les restes du petit Bouddha, Bamiyan



Enfant afghan



Forteresse de Shar-e-Zohak, Bamiyan

Petite chute de grêlons. L'après-midi nous nous grimpons au fort de Shar-e-Gholghola (nom qui signifie "la ville des murmures"). Cette haute citadelle, première cité musulmane de la province, fut édifée à la moitié du XIIème siècle et fut entièrement détruite en 1222 par Gengis Khan, population comprise. De là-haut, superbe vue sur la vallée de Bamiyan, les champs environnants, l'aéroport et les montagnes de la vallée de Kakrak au loin.

A une quinzaine de là, sur la route de Kaboul, se trouve un autre fort impressionnant, ocre rouge, appelé Shar-e-Zohak.

Cette « ville rouge » fut construite au VI^{ème} siècle par les Ghûrides. Comme le précédent ce fort fut détruit en 1222 par Gengis Khan. Une belle tour se découpe toujours au sommet, une autre est au niveau de la rivière et un pan de mur est accroché je ne sais comment à la falaise. Par où peut-on y monter ? Je n'en sais rien, et nous n'y montons pas. En tout cas, cette vallée est magnifique, verte et arborée.

Sur le chemin du retour, après le poste militaire, plusieurs arrêts-photo : une montagne colorée, un caravansérail, des maisons bizarres qui ne serviraient qu'en été, des écolier(e)s à la sortie de l'école...

Retour à l'hôtel vers 16H40, travail, dîner, allumage du poêle à bois, travail encore. Au lit à 22H45.



Vue depuis le fort de Shar-e-Gholghola, Bamiyan



Sortie d'école, Bamiyan

Vendredi 22 : Plutôt bien dormi, nombreux rêves bizarres dont je me rappelle au réveil (mon père, ma mère...). 6H30, debout ! (je m'étais déjà levé vers 3H pour voir si Internet fonctionnait, c'était complètement bloqué hier soir).

Ciel bleu, temps superbe. Nous partons en visite après le petit-déjeuner, vers 8H30. Après être sorti de Bamiyan, bonne route puis piste de montagne dans un paysage d'une beauté sobre et désolée. Nous voilà, 45 minutes plus tard, dans une vallée où va se dérouler un bouzkachi.

Le bouzkachi, « jeu de l'attrape chèvre », est le sport national afghan, pratiqué aussi dans plusieurs pays d'Asie centrale. Les hommes chevauchent de puissants étalons, le but étant d'arriver à ramasser une carcasse de chèvre décapitée et dont les sabots arrière ont été tranchés, d'aller tourner autour d'un drapeau et de la déposer dans des buts. C'est un jeu individuel qui peut se révéler très violent puisque tous les coups sont permis.



Emplacement du bouzkachi, vers Bamiyan



Noor et les vendeurs de glace, vers Bamiyan

Le tournoi doit commencer à 9H30 mais on vit ici à l'heure asiatique, on n'est pas pressé. Des spectateurs sont déjà là, installés par terre, venus en voiture, moto, vélo ou à pied. Des troupeaux de moutons et de chèvres se baladent sur les pentes, surveillés par chien et berger. De nombreux petits vendeurs de glaces, avec leur carriole rouge amenée en camion (visiblement, les Afghans adorent les glaces). Mais les cavaliers n'arrivent que peu à peu (il faut dire que la piste est longue depuis la ville) et s'échauffent.

Ce lieu est magnifique, les gens aussi, la plupart dans leur vêtements traditionnels, mais certains en Jean et chemise. Rien que de voir les préparatifs et l'ambiance naissante est un spectacle. Je me régale !

Il est 11H lorsque le tournoi commence enfin. La première partie est un peu lente et le vainqueur va recevoir son lot, de l'argent offert par un sponsor de la fête. Les parties suivantes sont plus vives. Visiblement ce n'est pas facile de porter la chèvre mutilée sur une longue distance et le combat est âpre. Il faut surtout être un cavalier émérite. Les chevaux sont splendides, vraiment de belles bêtes (certaines coûteraient plus de 100 000 euros !). Quelquefois, les cavaliers, en jouant, s'approchent de la foule qui s'enfuit dans de grands cris. Bref, un spectacle fascinant !

Il fait toujours beau et, malgré une température de 10°, le soleil me réchauffe bien, je n'ai pas froid.



Bouzkachi, vers Bamiyan



Bouzkachi, vers Bamiyan

Mais toutes bonnes choses a une fin, nous avons autre chose au programme et quittons les lieux vers midi. Redescente en ville, où nous déjeunons dans un restaurant à l'étage. Bonnes brochettes de mouton et poulet, entre autres choses, et du pain chaud, excellent.

Rassasiés, nous repartons à 13H par une belle et bonne route grimpant jusqu'au col de Shahidan, à 3 032 m. Superbes paysages, neige sur les bas-côtés et les sommets alentour. Et puis ça redescend un peu, sur un plateau toujours aride. Tout à coup, il est là ! Quoi donc ? L'abominable homme des neiges ? Le cheval blanc de Mahomet ? Le vaisseau spatial perdu ? Le parapicolatinaborum ? Non, rien de tout ça : juste le premier des lacs Band-e-Amir. Quand je dis « juste », ce n'est pas vraiment le bon terme, car c'est un endroit unique, surprenant, magnifique, le « plus bel endroit du monde » disent certaines de mes compagnes (qui ne sont pourtant pas marseillaises). Je n'irai pas jusque-là, j'en ai vu des beaux paysages, mais je le mettrai dans mon Top 10.



Lac Band-e-Zulfiqar, Band-e-Amir, Bamiyan

Nous faisons plusieurs arrêts photos, le temps d'admirer les étendues bleues (de plusieurs nuances) ou vertes, les falaises impressionnantes, les sommets enneigés, les filles du groupe...

Nous sommes à 45 km à l'ouest, de Bamiyan, en plein Hindu Kush, à près de 3 000 mètres d'altitude. Les six lacs qui forment cet ensemble éblouissant s'étalent entre 2 800 et 2 900 m d'altitude, les montagnes dépassent les 4 000 m. Ils s'appellent Zulfiqar, Pudina, Panir, Haïbat, Qambar et Gholaman et ont chacun leur légende (Ali les aurait créés). Les deux plus grands sont Zulfiqar (6km de long) et Haïbat, alors que Panir est le plus petit. Nombreux sont les pèlerins à venir se baigner dans le lac Haïbat, sous le sanctuaire d'Ali, dont les eaux auraient des propriétés miraculeuses.



Devant le lac Band-e-Zulfiqar, Band-e-Amir, Bamiyan



Sanctuaire d'Ali, Band-e-Amir, Bamiyan

Voici la jolie légende du site (texte que j'emprunte à la savantissime Anne-Marie) : il aurait été créé par Ali, gendre et cousin de Mahomet. Rendu furieux par un tyran local, Ali aurait escaladé la montagne et donné un grand coup de pied qui aurait fait tomber des pans entiers de roche. Ainsi serait né Band-e-Haibat (le "barrage du courroux"). Puis prenant son sabre, d'un coup suffisant il détacha un autre bloc, créant ainsi Band-e-Zulfiqar (le "barrage du sabre"). Un des serviteurs d'Ali, Qambar, aurait aidé son maître à provoquer la chute d'un troisième morceau, donnant naissance à Band-e-Qambar. Les esclaves du tyran, aidés d'Ali, créèrent Band-e-Gholaman (le "barrage des esclaves"). Une femme ayant offert à Ali un fromage frais, celui-ci l'utilisa (le fromage, pas la femme) pour créer Band-e-Panir (le "barrage du fromage frais"). Une fois tout ceci achevé, l'eau retenue par les barrages ne pouvant s'écouler, la rivière se serait asséchée, provoquant l'inquiétude des villageois. Sensible à leurs suppliques, Ali aurait alors tracé avec les cinq doigts de sa main droite les chenaux nécessaires à l'écoulement de l'eau.

Belle légende, non ?



Cascade du Band-e-Haibat, Band-e-Amir, Bamiyan



Band-e-Amir, Bamiyan

Après avoir payé un droit d'entrée, nous parquons et nous y rendons à pied par un chemin aménagé parmi les eaux. Nombreux oiseaux et même un pika, un genre de lapin local, aux oreilles rondes, un gros hamster.

Le lieu, pourtant touristique, est quasi-désert alors que nous sommes vendredi, jour de repos. Des dizaines de pédalos à la tête de cygne attendent des amateurs. Une famille de vendeurs de babioles s'est étendue à l'entrée du sanctuaire.

Nous remontons plus haut en voiture, en face de la piste par où nous sommes arrivés, histoire d'avoir une vue d'ensemble (enfin, presque).

Le Haibat est particulier, car le plateau qui le supporte se casse de quelques mètres et l'eau se déverse par de multiples cascades pour rejoindre le lac suivant. Bref, une belle balade (et, avec le bouzkachi de ce matin, une formidable journée !).



Lac Band-e-Zulfiqar, Band-e-Amir, Bamiyan



Pika, Band-e-Amir, Bamiyan

Nous repartons et, une heure et quart plus tard, à 18H, nous sommes à notre hôtel. Pas mal de photos, quelques vidéos, j'ai besoin de temps, beaucoup de temps, car Internet rame abominablement. Je saute donc apéro et diner

A 22H15 je descends à la réception pour essayer de comprendre. Un employé regarde et m'explique que ma chambre a dépassé son quota (alors qu'on m'avait dit que c'était illimité) mais il me connecte gentiment à une chambre libre. Ça marche mieux maintenant.

Mais ce n'est pas ma soirée : une heure plus tard, je perds tout mon journal de bord. Ne pouvant pas le recharger (cela prendrait environ dix heures) je choisis une autre solution : mettre la première semaine du voyage dans la rubrique Récits de voyage. Cela me prend moins d'une heure mais, compte-tenu de la lenteur d'Internet ici, je ne peux même pas vérifier si cela marche. Je me couche tard, après minuit.

La galère...



Paysage, Bamiyan



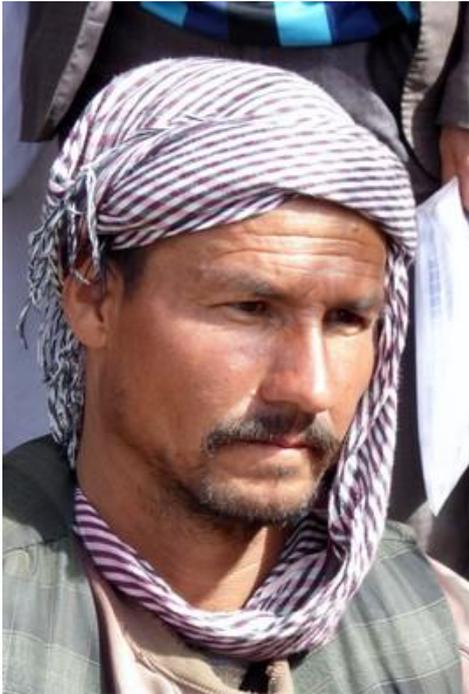
Vers le col de Shahidan (3032 m), Bamiyan

Samedi 23 : Réveil à 6H30. Beau temps. Travail jusqu'à l'heure du petit-déjeuner, que je prends en retard, je voulais être à jour. Notre avion pour Kaboul n'étant qu'à 14H, nous avons un peu de temps devant nous, mais pas assez pour nous éloigner d'autant plus que notre chauffeur est reparti pour la capitale pour être là à notre arrivée. Du coup, nous quittons l'hôtel à pied pour aller nous balader au bazar, ce qui est fort sympathique.

Nous évitons de peu un accident de la route, une voiture voulant doubler une carriole percutée de face un autre véhicule qui valse. Pare-brise cassés, pare-chocs et ailes enfoncées, le choc a été violent. Nous n'étions qu'à quelques mètres ! Une foule se forme et la police est là de suite, nous préférons nous en aller (foule = risques).

Je profite de cette sortie pour me rendre chez le coiffeur. Marre de cette barbe ! D'autant plus que finalement la plupart des hommes ne la portent pas (et particulièrement en pays hazara). C'est sous les yeux de Catherine, Christine et Agnès que le coiffeur, de petite taille, taille petit à petit ma barbe. Il profite de m'égaliser les cheveux aussi. J'ai perdu dix ans d'un seul coup ! Retour à la case 40...

Puis nous rentrons à l'hôtel. Il est 11H15. Internet peine toujours, tant pis, je ferai ce que j'ai à faire à Kaboul.



Au bazar de Bamiyan



Avec le coiffeur, Bamiyan



Enfant, bazar de Bamiyan

Nous déjeunons dès midi à l'hôtel, ce n'est pas très bon, la viande est froide, les frites sont molles et froides.

Puis, dans les deux véhicules de l'hôtel, nous rejoignons le petit aéroport proche, gardé par l'armée bien sûr (il y a même un véhicule blindé). Là, mon gros sac à dos est entièrement fouillé, je dois tout vider, c'est ch.... Mais nécessaire. Pas de détecteur. Puis fouille au corps. Non, monsieur, ce n'est pas un bazooka que je cache dans mon slip, c'est juste quelque chose que la nature m'a donné.

Noor s'occupe de l'enregistrement dans un bureau qui ressemble à une cuisine américaine. Bizarre, cet aéroport.

Embarquement dans le même avion à hélices que mercredi, le Saab 340B de 34 places de la Kam Air. Décollage à 14H comme prévu. J'ai un hublot tout au fond de l'appareil, une bonne place pour prendre des photos. La vue est belle sur tout le parcours : en quittant Bamiyan, en survolant les montagnes, en arrivant à Kaboul. Quelques trous d'air...

Atterrissage à Kaboul à 14H40, peu de formalités. Notre chauffeur, qui a mis cinq heures pour revenir de Bamiyan, est là qui nous attend. Il fait plus chaud à Kaboul qu'à Bamiyan.

Nous filons à travers quelques embouteillages jusqu'au centre-ville et nous arrêtons au cimetière britannique, datant du XIXème siècle. C'est un petit havre de paix où reposent non seulement des britanniques mais des personnes du monde entier, notamment des étrangers tombés dans des attentats ou à la guerre. Quelques Français sont là. Des plaques sur les murs rappellent les hommes tombés au combat (beaucoup d'Américains bien sûr).



Accident de voitures, Bamiyan



Sécurité à l'aéroport de Bamiyan

Nous arrivons à notre hôtel habituel, l'Assa 3 guesthouse, à 16H30. C'est la troisième fois que je descends ici et la troisième chambre différente. Bon, ça va, elle est correcte pour une nuit. Toutefois, le Wifi est extrêmement lent, j'ai même du mal à télécharger mes courriels. Ça ne s'arrange pas...

Où j'apprends que le vol du groupe pour retourner à Dubaï est annulé par la compagnie. Anne-Marie règle le problème avec Noor, nous prendrons un autre vol sur Fly Dubaï, mais en déboursant 150 euros environ ; Nous devrions pouvoir nous faire rembourser le vol annulé, beaucoup moins cher. De toute façon pas d'autre solution. Déjà, si tout se continue bien et si nous rentrons en forme, ce sera un soulagement pour tous.

Pas d'apéro pour moi, j'écris mon journal, à la réception en attendant Internet. A cela s'ajoute plusieurs coupures de courant. Mon ordinateur plante aussi à deux reprises, je ne sais pas ce qu'il se passe, je dois le relancer chaque fois. Décidément, depuis hier... Puis Internet se remet à fonctionner un peu moins lentement.

Dîner moyen de bonne heure, aucun choix. De retour dans ma chambre, je termine mon journal. Le Wifi ne fonctionnant pas, je dois redescendre à la réception. Je galère, je galère... jusqu'à 23H passé.



Survol vers Bamiyan



Prison de Kaboul vue du ciel

Dimanche 24 : Réveil 4H45, Internet est toujours très lent. Petit-déjeuner à 5H30 et départ vers 6H15. Nos bagages ont été attachés sur le toit du minibus, sous une bâche, afin que nous ayons plus de place car la journée va être longue. Nous allons rouler jusqu'à Mazar-e-Sharif, à 440 km au nord-ouest, pas loin de l'Ouzbékistan.

Traversée de Kaboul vers le nord, la banlieue s'étend fort loin et, à cette heure, ça roule bien. Il fait beau. La route est très bonne

Après Charikar, la route se détériore et grimpe dans la montagne, dans la chaîne de l'Hindou-Kouch qui s'étire à travers le pays, séparant le nord du sud. Et, à 110 km de Kaboul, à 3 300 m d'altitude, nous atteignons le tunnel de Salang, construit par les Soviétiques et ouvert en 1964. Long de 2 700 m dans sa partie fermée, il évite de passer des cols à plus de 4 000 m et a été le théâtre de nombreux combats et attentats de la part des Talibans et autres combattants car c'est un point stratégique entre le nord et le sud du pays.

La route sous ce tunnel est dans un état déplorable, la circulation est lente et épouvantable et la ventilation n'existe pas en de nombreux endroits. Nous mettons bien plus d'une heure pour le traverser, c'est dire... Des stalactites de glace pendent. Des camions, très décorés dans le style pakistanais, doublent et bloquent ceux d'en face, bref, le bordel...



Sous le tunnel de Salang



Vers le tunnel de Salang

Il est presque 10H quand nous sortons de ce dangereux tunnel. Le ciel est gris, la neige nous entoure. La route, toujours mauvaise, pleine de trous, redescend doucement vers la plaine. Une quinzaine de km plus tard, avant Pul-i-Khumri, nous déjeunons dans un restaurant, à l'extérieur près d'une rivière.

Par une meilleure route, nous longeons ensuite l'Andarab, qui se jette dans l'Amou-Daria. La vallée est constellée de petites oasis où l'activité agricole est grande dans ce qui fut « le grenier à blé » de l'Afghanistan. Aujourd'hui la vie reprend ses droits : en zones déminées les villages, habités principalement par des Tadjiks, se reconstruisent et les écoles rouvrent (dixit Anne-Marie).



Vers Samangan



Stupa, site bouddhique de Takht-e-Rostam

Les montagnes nous entourent, le paysage de steppe est superbe, bien vert, avec de petits vallons (cela me rappelle la Mongolie et l'Asie centrale). Les Talibans ne sont pas loin, à 2 km de là, mais ils n'attaquent que la nuit tombée pour dévaliser les gens et kidnapper les VIP et touristes. La journée l'armée patrouille.

Vers 16H30, nous bifurquons vers l'ouest, piste de quelques kilomètres jusqu'au site bouddhique de Takht-e-Rostam, datant des IV et Vème siècles, période au cours de laquelle vivait ici une florissante communauté. Il est composé d'un imposant stupa de 8m de haut et de 28m de diamètre, taillé dans la pierre. Seul le reliquaire dépasse de l'ensemble alors qu'un couloir en contrebas permettait la circumambulation. Je n'avais jamais vu un tel stupa, j'aime beaucoup.



Jeunes Ouzbeks, site bouddhique de Takht-e-Rostam



Jeunes Ouzbeks, site bouddhique de Takht-e-Rostam

Un peu plus bas, plusieurs monastères avaient été excavés, comprenant des cellules monastiques et des lieux de prière ou d'études. Assez impressionnant. Dans ce secteur ce sont les Ouzbeks qui sont les plus nombreux. Des enfants, petits bergers sympathiques, s'amuse dans les grottes, un vrai terrain de jeu.

Après plus de 12 heures de route, alors que la nuit est tombée, nous arrivons enfin à Mazar-e-Sharif, la grande ville du nord, à 377 m d'altitude. Bravo à notre chauffeur, qui a parcouru 450 km dans des conditions difficiles, avec l'aide de quelques cigarettes (hors du véhicule) et boissons énergétiques.

Vu la distance, parce que c'est fatigant aussi pour les passagers, nous nous posons la question de faire le retour sur Kaboul en avion. J'étais pour mais cette solution est rejetée par mes compagnes (ce qui me prouve une fois de plus qu'hommes et femmes sont incompatibles).

Nous débarquons à l'hôtel Arsalan vers 19H30, un bâtiment tout neuf. Ma chambre est correcte mais la salle de bain minuscule, il me faut monter sur les WC à la turque pour accéder au lavabo, c'est vous dire !

Le diner est servi dans des conteneurs en plastique, il vient d'ailleurs, je suppose. Nous le prenons dans le salon !

Heureusement, le Wifi fonctionne mieux que les jours précédents. J'ai accumulé beaucoup de retard et ne me couche qu'à minuit, sans avoir terminé. Du coup, c'est le manque de sommeil que j'accumule.



Enfant ouzbek, Takht-e-Rostam



Enfant ouzbek, Takht-e-Rostam



Enfant ouzbek, Takht-e-Rostam

Lundi 25 : Je me lève à 6H15 et me mets aussitôt sur mon ordinateur. Quelques recherches et journal de bord, tout ça prend du temps, trop de temps....

Je dois rêver ! Je suis à Mazar-e-Sharif, à quelques dizaines de km de Kunduz, cette région aux mains des Talibans ! En pleine Bactriane, cette région qui fut, à une époque très reculée, le centre d'un empire puissant et fort civilisé. Certains, la considèrent comme le berceau de l'empire des Perses et de la religion de Zoroastre. J'ai du mal à réaliser !

La mythique Mazar-e-Sharif (« La noble tombe ») joua un rôle essentiel dans l'histoire du pays alors que la proximité de l'Ouzbékistan, du Tadjikistan et du Turkménistan lui assura un bon développement. Mazar-e-Sharif était la quatrième ville du pays mais, selon les sources, ce serait maintenant la seconde ou la troisième, avec une population comprise entre 400 et 680 000 habitants, principalement des Ouzbeks, mais aussi des Hazaras et des Tadjiks.



Tombeau d'Hazrat Ali et mosquée, Mazar-e-Sharif

Ce matin, Noor me demande de m'habiller avec une tenue locale qu'il me prête car nous irons dans un coin plutôt intégriste. Bon, ça va pour une journée... Et puis cette tenue est ample et plutôt agréable à porter.

Petit-déjeuner très simple et départ vers 8H30. Nous devons d'abord régler un problème, celui de l'argent pour payer en liquide le billet de Fly Dubaï pour pouvoir quitter l'Afghanistan jeudi. Ma carte de crédit n'est pas acceptée par l'agence de voyage ni par les machines ATM (les retraits sont peut-être bloqués par l'Europe, à savoir... Ma banque ne m'a pas averti). Je dois donc aller au guichet d'une banque où j'obtiens, au bout d'une bonne demi-heure, cent US dollars.

Partout dans la ville, ici comme ailleurs, de grandes affiches représentent le commandant Massoud, surprenant ! Nous nous arrêtons ensuite au tombeau d'Hazrat Ali, en pleine centre-ville, histoire de prendre des photos du côté est (nous y reviendrons cet après-midi). Cet ensemble comprend aussi la fameuse Mosquée du Vendredi, la plus belle d'Afghanistan dit-on, « un magnifique bijou aux tons bleus ». C'est un grand lieu de pèlerinage pour les Afghans car le sanctuaire occuperait l'emplacement de la tombe d'Ali, gendre de Mahomet, que les historiens placent pourtant à Najaf, en Irak. Mais la tradition locale relate que les partisans d'Ali, craignant que les ennemis s'en prennent à sa dépouille, l'auraient placée sur le dos d'une chamelle qui aurait longuement erré jusqu'à ce que, exténuée, elle s'arrête à Mazar.



Le commandant Massoud, Mazar-e-Sharif



Jeune vendeur de boissons, Mazar-e-Sharif

Puis nous sortons par l'ouest de la ville pour nous rendre à Balkh, à 22 km. La route est bonne mais il ne faut pas prendre de photos pour ne pas nous faire repérer par un éventuel Taliban trainant par-là, on ne sait jamais. C'est que le coin est assez intégriste, résidence de Pachtounes en terre principalement ouzbèke.

Balkh, l'une des plus vieilles villes au monde, est un point de rencontre de cultures et religions. Zoroastre y serait né, aussi fut-elle le berceau de sa religion. Puis elle fut la Bactres des Grecs, Daxia dans les documents chinois et Bhallika à l'arrivée du Bouddhisme. Les Arabes en firent Umm Al-Belaad (Mère des villes). Une telle effervescence politico-religieuse est liée à un emplacement géographique exceptionnel, au carrefour des routes entre l'Iran, la Chine et l'Inde. Elle fut islamisée au VIIIème siècle par les Sassanides et se transforma en grand centre de culture persane, avant d'être embellie par les Ghaznavides et les Seldjoukides. Rumi le poète y naquit en 1207. Mais les hordes de Gengis Khan ne l'épargnèrent pas en 1221.



Mosquée d'Hadji Piyada, Balkh



Dans la forteresse de Bala Hissar, Balkh

Arrêt à la mosquée d'Hadji Piyada ou « Mosquée aux neuf coupoles » (disparues aujourd'hui) qui, datant du IXème siècle, serait la plus vieille du pays, au moment où l'islam y fut introduit. Ses murs, finement rehaussés de stuc, sont en pisé. Mais il ne reste pas grand-chose, quelques murs protégés sous un hangar de tôle et que l'on peut voir de derrière un grillage. Faut vraiment aimer les vieilles pierres ! Les habitants n'ont même pas été capables d'entretenir cette vieille mosquée, pourtant cœur de leur religion, qui a dû être très belle. Décevant !

Cependant le jardin de roses, juste à côté, est bien entretenu et dégage un agréable parfum.

Nous rejoignons ensuite la forteresse de Bala Hissar, ruines de la Balkh ancienne, qui a notamment vu passer Alexandre-le-Grand. Il n'en reste pas grand-chose, mais ses immenses contours sont distincts.

Enfin, nous voilà au sanctuaire de Khwaja Parsa, un théologien soufi, avec sa mosquée datant du XV^{ème} siècle, élevée sur le tombeau d'un célèbre soufi lui ayant donné son nom. Elle est imposante (25 m de haut) dans son style timouride aux larges iwans et à la coupole côtelée. En temps qu'infidèles, même déguisés, nous ne pouvons y entrer.

A côté se tient l'humble tombe de Rabia Balkhi, grande poétesse persane qui fut emmurée vivante. Elle eut le temps d'écrire avec son sang sa plus belle œuvre. Des enfants nous suivent, petits vendeurs ou écoliers, des hommes essayent de nous parler, mais visiblement Noor n'est pas à l'aise (peur ?) et nous filons.



Sanctuaire de Khwaja Parsa, Balkh



Au sanctuaire de Khwaja Parsa, Balkh



A la mosquée, Mazar-e-Sharif

Retour à Mazar-e-Sharif où nous déjeunons, tard, dans un excellent restaurant servant des kebabs (un régal). Bonne glace à la mangue en dessert (les desserts sont rares en Afghanistan).

Il est 15H passé lorsque nous retournons au tombeau d'Hazrat Ali. Qu'il est beau ! Seuls Anne-Marie et moi, passant inaperçus, arrivons à rentrer à l'intérieur du mausolée (mes autres compagnes se font refouler). Pas mal de pèlerins dans ce bel ensemble. Le tombeau se trouve à l'intérieur d'une cage argentée et peinte, sous une grande coupole. Riches peintures florales. J'arrive même à prendre quelques photos (puisque certains pèlerins le font).

La vie est dense ici, c'est un endroit qui m'est très sympathique. Bonne ambiance ! Que de tenues différentes, que de beaux visages ! Et puis ces centaines de pigeons tout blancs, qui font la joie des enfants ! Quelques mendiant(e)s aussi. Et des petits vendeurs : œufs durs, boissons, jouets etc...

Petit tour au bazar qui jouxte le tombeau, décevant car sans vie. Bijoux et tapis, cela me semble des attrape-touristes. C'est à pied, en 25 minutes, que nous gagnons notre hôtel (le minibus étant en révision suite à une panne d'embrayage).

Je reste toute la soirée dans ma chambre, sautant à mon habitude apéro et repas. Beaucoup de photos aujourd'hui. Et, si le Wifi marche bien, c'est mon blog qui déconne depuis plusieurs jours, faisant des erreurs de mise-en-page et m'obligeant à recommencer de nombreuses fois le même travail. De quoi cela vient-il ? Aucune idée ! En attendant je perds beaucoup de temps et n'ai même pas le temps de répondre à mes abondants courriels. Mea culpa !

Au lit vers 23H15.



Le tombeau d'Hazrat Ali et mosquée, Mazar-e-Sharif



Femmes en chadri, tombeau d'Hazrat Ali, Mazar-e-Sharif

Mardi 26 : Bonne nuit, je me réveille avant mon réveil, à 4H50. SMS de ma banque LCL, reçu durant la nuit : suite à mon retrait de 100 dollars hier, elle m'a bloqué ma carte de crédit ! Comme presque à chaque fois ! Quelle banque pourrie ! Je passe vingt minutes à leur envoyer un message et arrive en retard pour prendre mon petit-déjeuner. Bagages sur le toit du minibus, nous quittons cet hôtel vers 6H15. Il fait beau. Bonne route vers l'est et arrêt à l'ancien palais royal d'été, de style château-fort, assez simple (ne se visite pas), et bâti au XXème siècle dans un cadre vraiment fantastique, avec de belles montagnes en fond. (ci-dessous dernières photos de Mazar-e-Sharif)



Nous continuons toujours vers l'ouest puis vers le sud en direction de Kaboul où nous retournons (par la même route qu'avant-hier à l'aller). Peu de circulation. Paysages vraiment magnifiques qui, vus sous un autre angle, semblent différents de l'aller (photos en bas de page). En fin de matinée, la route se dégrade. Arrêt vers 12H30 au même restaurant que dimanche : même menu, mais bien moins bon (poulet froid trop cuit à mon goût, dommage). Plus tard, nous voilà dans le tunnel de Salang. Heureusement, ça circule mieux qu'à l'aller. Pas mal de camions tout de même. Après son passage, grosse descente par la route toujours aussi mauvaise.



Ancien palais royal d'été, vers Tashqurgan



Au bon pain, Mazar-e-Sharif

Puis la route s'améliore quand nous approchons de Kaboul. Dans la capitale, ça roule assez bien. Après 420 km, peu après 19H, nous sommes à l'Assa 3 guesthouse, notre hôtel habituel. Nouvelle chambre pour moi (la quatrième dans cet hôtel !). Elle est tout à fait correcte. Le Wifi fonctionne, bien que lent. Dîner rapide puis ordinateur jusqu'à 23H.



Mercredi 27 : Lit qui grince, bruits de rue, muezzin vers 4H45, ma fin de nuit a été difficile. Je finis par me lever vers 6H. Ordinateur, petit-déjeuner et départ à 8H30 vers le nord (même route qu'hier). Traversée facile de Kaboul. Je n'ai pas encore parlé des « halls de mariage » : ce sont d'immenses bâtiments conçus pour les réunions lors des mariages. On en voit un peu partout. D'après Noor, c'est un business rémunérateur. Autre chose : les conteneurs, qui servent de magasin ou de stockage le long des routes. Ils arrivent pleins, du Tadjikistan, d'Ouzbékistan, du Pakistan etc... et, une fois vides, ils sont revendus sur place, ce qui rapporte plus que de les retourner vides dans leur pays d'origine. Car quoi exporter d'Afghanistan ? Il fait bon ce matin, la température grimpera jusqu'à 23° aujourd'hui, le ciel est bleu (il se couvrira en soirée). J'ai déjà noté les Zeppelin qui flottent dans le ciel, mais pas des hélicoptères qui tourment. Le pays est en guerre... Nous arrivons à Charikar, 60 km au nord de la capitale, vers 10H. Vers l'est part la vallée de Panjshir (= vallée des cinq lions) qui s'étend sur 100 km. Pour les Afghans, c'est la plus belle vallée du pays... Les portraits de Massoud (et aussi d'autres combattants) sont partout. Une route en lacets serpente le long de la rivière Panjshir, enserrée dans ses gorges étroites et gardée par des montagnes aux versants abrupts. Les paysages sont sublimes.



Vallée du Panjshir



Vallée du Panjshir

Des villages tadjiks sont accrochés aux montagnes et surplombent des champs de blé, de maïs ou de sésame. A Bazarak, la ville principale, beaucoup de gens sont rassemblés dans le grand stade : c'est aujourd'hui un jour férié, le Jour de la Révolution, qui célèbre l'expulsion des Soviétiques du pays.

Si les vestiges de la guerre sont encore très présents, la vallée a toujours gardé son indépendance, que ce soit sous les Soviétiques ou les Talibans. Celui qui cristallisa cette lutte, le fils de cette terre, était le Commandant Massoud, le « Lion du Panjshir », assassiné par Al-Qaïda. Il repose dans un grand mausolée près de son QG. Nous y arrivons vers midi et pouvons visiter le QG, avec son bureau, sa salle de réunion, sa salle à manger, puis nous rendons sur sa tombe, dans le mausolée qui surplombe la vallée. Une mosquée est aussi en construction à cet endroit.

Nous déjeunons sur la route, viande et poisson, puis repartons vers 15H30 pour Kaboul. Quelques embouteillages. Après 225 km, nous sommes à l'hôtel à 18H15. Remise des enveloppes de pourboire à notre guide Noor et à notre chauffeur Sakhi (qui a été parfait).

Diner rapide puis, bien que très fatigué, travail dans ma chambre. 22H30 : je me couche.



Bureau du commandant Massoud, vallée du Panjshir



Mausolée du commandant Massoud, Vallée du Panjshir

Judi 28 : Réveil à 4H50, un peu d'Internet et petit-déjeuner à 5H40. Départ pour l'aéroport, situé à 5km, à 6H, bien trop tôt à mon goût, notre vol n'étant qu'à 8H55. Mais je dois une fois de plus, la dernière j'espère, me plier aux exigences féminines. Et je me dis : « Mon Dieu, quel bonheur de vivre seul ! Merci ! »

Arrivée à l'aéroport ne pose heureusement aucun problème. Bien sûr, nombreuses fouilles au corps et plusieurs scans des bagages. Enregistrement assez rapide : j'ai mes trois cartes d'embarquement (jusqu'à Marseille). Cependant mon bagage n'est enregistré que jusqu'à Dubaï mais l'employé m'affirme que, là-bas, je n'aurai qu'à me présenter au comptoir Fly Dubaï qui feront suivre mes bagages sans frais supplémentaires. Ouf ! Si ça marche, je n'aurai pas à faire la très longue queue à l'immigration, ce serait génial !



Minaret, Mazar-e-Sharif



Une porte, Mazar-e-Sharif



Femme en tchadri et son fils, Mazar-e-Sharif

A l'immigration, juste prise des empreintes digitales de tous mes doigts (de mains). Je ne sais à quoi cela leur sert puisqu'ils ne l'avaient pas fait à l'aller. J'avais peur que la disparition de ma si belle barbe pose problème, mais non...

Je suis dans la salle d'attente, très pleine, avant 8H. Wifi gratuit sur lequel je n'arrive pas à me connecter (renseignements pris, une carte Sim afghane est nécessaire). 8H30, l'embarquement commence...

Décollage à 9H du Boeing 737-800 de Fly Dubaï. C'est un vol low-cost, tout est payant, même l'eau (3 US\$ les 50 cl !) et la plupart des musiques et vidéos. A peine la place de mettre ses jambes. Heureusement, le siège entre Christine et moi reste vide, l'avion n'étant pas plein.

Nous tournons au-dessus de Kaboul pour prendre de la hauteur et passer les montagnes. Photos difficiles à cause du soleil et du hublot sale à l'extérieur, dommage !

Adieu Kaboul, adieu l'Afghanistan ! J'ai très peu de chance (et pas vraiment d'intérêt) à revenir ici, dans ce pays qui n'en est pas un et qui, à mon avis, n'en sera jamais un car l'unité ne se fera jamais et accalmies et guerres s'y succéderont au fil des siècles. C'est triste ! Et c'est dur pour moi de penser à cela alors que j'y ai rencontré des autochtones intéressants et désireux de se bâtir un futur en paix.

En tout cas, l'Afghanistan, j'en ai rêvé, j'ai osé, je l'ai fait !



Notre avion, aéroport de Kaboul



Enfants, vers Bamian

Le vol se passe bien, nous atterrissons à Dubaï à 11H05 (durée 2H35, le décalage horaire étant de -0H30). Il fait 39°. Premier bus pour le terminal 2, d'où un minibus nous amène qui au terminal 3, qui au terminal 1. Au revoir (moment toujours pénible) à Agnès, Anne-Marie, Catherine et Nathalie ; elles repartiront vers 15H pour Paris où elles arriveront en soirée. Je

reste seul au terminal 1 avec Christine, qui repartira deux heures avant moi cette nuit. Quant à mon bagage, il faudra que j'aïlle le signaler au comptoir à partir de 23H30 (nuit assez compromise).

Déjeuner avec Christine dans un restaurant de chawarma, léger mais bon marché. Puis, comme j'ai encore (beaucoup) faim, second déjeuner tout seul au KFC (le Mc Do étant en rupture d'hamburger). Ah, je me sens mieux ! Commence une très très longue attente... Et je n'ai droit qu'à une heure de Wifi gratuit. Mais au moins, ici, nous sommes en sécurité.

Après-midi rythmé par les appels à la prière : le muezzin de l'aéroport a une belle voix. Cela ne perturbe pas trop les voyageurs (sauf ceux qui dorment) : ils continuent à faire les boutiques, à manger, à discuter...

21H : Christine, qui a pas mal dormi, a faim, elle se reprend un plateau au Chawarmanji et me rejoint au KFC. Puis elle part chercher sa carte d'embarquement. Pas de chance : son vol est retardé d'une heure.

Nous nous quittons vers minuit, lorsque je vais faire enregistrer le numéro de mon bagage. Puis je vais acheter une bricole dans un restaurant et bénéficie ainsi d'une heure d'Internet gratuit avant de rejoindre, tombant de sommeil, ma porte d'embarquement. Reçu un message de Catherine : les quatre « Parisiennes » sont bien arrivées. Et moi, toujours là... Habiter à ou près de Paris est un avantage considérable pour les voyageurs français.



Survol de Dubaï



Aéroport de Dubaï

Vendredi 29 : Mon avion, un Airbus A330 de la Turkish Airlines, décolle à 3H10, avec 35 minutes de retard. Je me suis endormi dès que j'ai rejoint mon siège, près d'un hublot qui, en fait, n'existe pas à ma place ! Place inconfortable par ailleurs, espace insuffisant pour mes jambes. Et l'avion semble bien complet.

Je saute donc le seul repas (pas de petit-déjeuner !) et arrive à sommeiller durant quatre heures, c'est toujours ça de pris. Est-ce un avion de ligne ou un charter ?

Atterrissage à Istanbul en retard, à 6H40 heure locale, mais ça va, j'ai de la marge. Ce vol a donc duré 4H30 (le décalage horaire étant de -1H). Transfert assez rapide, même s'il faut passer par un contrôle corps et bagages ; c'est une chose qui m'a toujours étonné : sortant d'un avion, on est contrôlé pour rentrer dans l'aéroport (on peut donc se fournir en armes et autres objets délictueux à l'intérieur d'un avion ?). Ou est-ce juste histoire de faire marcher le très lucratif commerce aéroportuaire en nous supprimant nos bouteilles d'eau qu'on doit racheter ensuite cinq son prix habituel ?

Attente en salle, je suis fourbu, « khasta kofta », selon l'expression hazara qui signifie « fatigué comme une boulette » parce que les femmes hazaras, quand elles préparent des boulettes de viande, les battent et les battent encore et encore et encore... Et encore...



Survol d'Istanbul



Vue aérienne sur Niolon

C'est de nouveau avec du retard, une demi-heure, que je décolle d'Istanbul, toujours sur la Turkish Airlines. Il est 9H20, le Boeing 737-900, plus confortable que le précédent, est complet. Bon petit-déjeuner et vidéo personnelle qui me permet de voir un film que j'avais raté : James Bond 007 dans Spectre.

Beau survol des côtes italiennes (mais lesquelles), puis arrivée sur la Provence et vue sur mon Niolon.
 35 minutes de retard à l'atterrissage à Marseille-Provence, à 11H50 (durée 3H30, le décalage horaire étant de -1H).
 Au contrôle des passeports le policier me demande d'où je viens. D'Istanbul... Ah, mais avant, de Syrie ? Non, vous n'allez pas me croire, j'arrive de Kaboul... Et là, un peu penaud, il me dit : mais je plaisantais... Et il me laisse passer. Moi, j'étais quelque peu inquiet quand même.
 Là-dessus, les bagages de tous les passagers sont retardés, nous ne les récupérons que 45 minutes plus tard, une habitude de Marseille (l'heure du pastis ?). Bienvenue en France !
 Retour chez moi par bus et métro : l'électricité a encore disjonctée ! Mais pas de dégâts...



Enfant, vers Bamiyan



Enfant, vers Bamiyan



Gardien, Hérat

Lu dans l'avion au retour :

« Mais nous avons l'impression de nous trouver dans un pays sans femmes ! Nous connaissons bien le tchadri, ce vêtement plissé des musulmanes qui les recouvre entièrement et qui n'a pas grand-chose à voir avec le romantisme du voile vaporeux des princesses orientales. Il enserre étroitement la tête et est percé devant le visage d'une espèce de petite grille, puis il tombe en de longs plis jusqu'au sol, laissant à peine entrevoir la pointe brodée et le talon usé des pantoufles. Ces silhouettes camouflées et sans forme, nous les avons vues se faufiler craintivement dans les ruelles du bazar, et nous savions que c'était les femmes de ces mêmes Afghans fiers et sûrs d'eux aimant la compagnie et les conversations animées, passant la moitié du jour à paresser dans les maisons de thé et le bazar. Ces apparitions fantomatiques n'avaient toutefois pas grand-chose d'humain. Étaient-ce des jeunes filles, des mères, des vieilles femmes, étaient-elles jeunes ou âgées, tristes ou gaies, belles ou laides ? Comment vivaient-elles, quelles étaient leurs occupations, qui suscitait leur intérêt, leur amour et leur haine ? [...] On voudrait bien apercevoir un visage, des yeux vifs, une belle bouche, un sourire, mais on ne peut qu'assister au passage furtif de ces grilles, tout en sachant que ces créatures apeurées et désemparées ne voient pas assez bien pour éviter les chameaux vacillants, les chevaux tintinnabulants des gadis, les hommes qui déambulent avec une joviale assurance – elles vivent dans une crainte permanente. »

(in « Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940) », d'Annemarie Schwarzenbach)



Camion décoré



Au tombeau d'Hazrat Ali, Mazar-e-Sharif

En guise de conclusion :

Malgré quelques heurts dus à ma position de mâle dominé (le mâle étant souvent synonyme de mal dans l'esprit de certaines femmes avides de reconnaissance), j'ai pu agréablement profiter de ce voyage. Bien sûr, nous n'avons pu aller partout dans ce grand pays, mais nous avons pratiquement respecté le programme fixé (bravo à Anne-Marie et Noor). Des sites magnifiques ont été visités et je n'ai pas spécialement senti d'insécurité. Nous avons parcouru par la route 1600 km. Je ramène 420 photos et 4 courtes vidéos.

L'Afghanistan, ce pauvre pays agonisant qui essaye pourtant de survivre, possède la jeunesse (il en faut pour faire la guerre). Oui, je suis pessimiste, autant sur l'état de ce pays que sur le reste du monde.

Les jeunes les mieux éduqués, qui pourraient (peut-être) bâtir quelque chose, s'en vont ou veulent s'en aller, laissant le pouvoir aux barbares. Quelle tristesse ! (et ce n'est pas que le fait de l'Afghanistan, les déserteurs (oui, je dis bien : déserteurs) sont partout : Syrie, Irak, Libye, Pakistan etc... La liste est longue). Mais que ferai-je si j'étais à leur place ?



Se défendre contre les Talibans...

-- F I N --